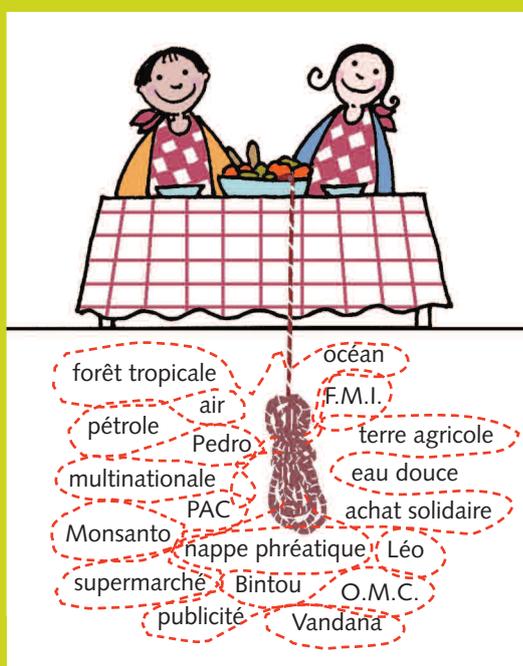


Penser autrement ?

Le jeu de la ficelle

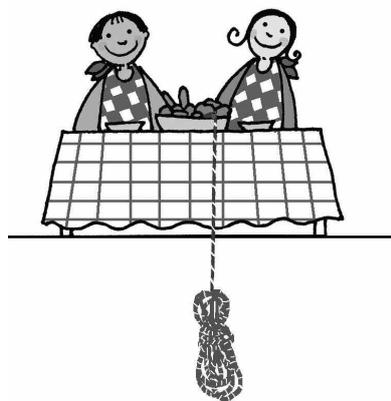
Une proposition écosystémique

Rédigé par Daniel Cauchy et Michel Luntumbue



Penser autrement ?

Le jeu de la ficelle Une proposition écosystémique



Rédigé par Daniel Cauchy et Michel Luntumbue
Rencontre des Continents asbl - Quinoa asbl - 2007

Penser autrement ? Une proposition écosystémique - Le jeu de la ficelle, Daniel Cauchy et Michel Luntumbue, Rencontre des Continents asbl, et Quinoa asbl, 2007

Illustrations : ©Clarice (www.clarice-illustrations.be)

Table des matières

5	I. Introduction
7	II. L'anecdote alimentaire
9	III. Approche écosystémique
9	1. Introduction
13	2. Penser l'interdépendance
14	A. Dans quels systèmes vivons-nous ? Les origines
15	B. La structure du système : la mondialisation néolibérale
20	C. Les règles du système
22	D. L'économie ou la planète ? Des systèmes imbriqués
23	3. Prendre position
23	A. L'observateur-concepteur
25	B. La restauration de la boucle action - savoir - politique & éthique
27	C. " Nous "
27	D. Pour un nouvel " imaginaire social "
28	E. Une pédagogie de la responsabilité
30	F. Les impasses comme opportunité de changement
33	4. Mythes : quelles histoires nous racontons-nous ?
33	A. Le développement
35	B. La croissance
36	C. Le progrès
36	D. La technique
37	E. En guise de conclusion...
39	IV. L'alternative
39	1. Une assiette écologique
42	2. S'engager !
45	V. Bibliographie
47	VI. Annexes
47	1. Quelques pas vers l'approche systémique
52	2. Unité systémique du vivant

*“Toutes choses sont liées
Tout ce qui survient à la Terre
Survient aux fils de la Terre
L'Homme n'a pas tissé la toile de la vie
Il en est à peine un fil
Tout ce qu'il fait à la toile
Il le fait à lui-même”*

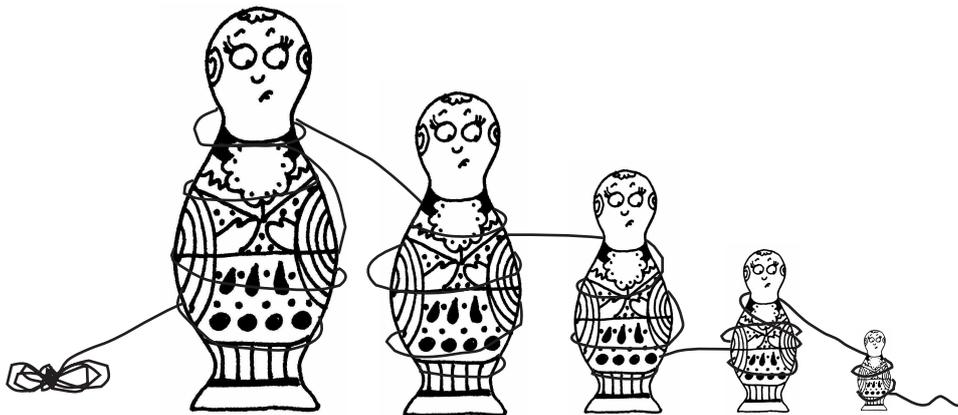
Chef Seattle

*“Aujourd'hui, notre tâche la plus urgente
est peut-être d'apprendre à penser autrement”*

Gregory Bateson

I. Introduction

Le "jeu de la ficelle" est conçu comme un jeu de poupées russes, dont les éléments s'emboîtent les uns les autres. Il utilise l'anecdote alimentaire, un geste quotidien, pour entreprendre une réflexion plus globale sur notre environnement. Dans quel monde vivons-nous ? Quel est notre projet de société ? Notre consommation peut-elle être neutre ? Comment s'organise la production ? A travers ces questions, le jeu de la ficelle propose une sensibilisation à l'interdépendance et s'engage dans ce qu'on pourrait appeler une pédagogie de la responsabilité. Ce jeu traite donc d'un sujet concret, l'alimentation, pour nous inviter à nous questionner sur le "politique" entendu comme la gestion de la cité. Ce faisant, ce carnet poursuit également un autre but : il nous invite à questionner notre manière de penser, à interroger notre manière de réfléchir et à développer une réflexion sur la méthode que nous utilisons, sur la manière dont nous abordons l'acte de connaître ou de nous représenter les choses.



Le "jeu de la ficelle" est conçu comme un jeu de poupées russes, dont les éléments s'emboîtent les uns les autres

Le présent carnet propose d'aborder cette dimension en se référant à l'épistémologie systémique¹. Oser se lancer dans un chemin aussi peu commode, voire rébarbatif, ne fut guère décision facile à prendre, mais l'expérience nous a confortés dans l'idée que le jeu en vaut la chandelle... Car ce qu'il est convenu d'appeler "l'approche systémique" propose un cadre riche et créatif pour se lancer dans cette aventure périlleuse qu'est "apprendre à penser autrement".

Nous commencerons par explorer brièvement le tissu de liens dans lequel est enserrée "notre assiette"; ceci nous permettra d'esquisser le grand "système" qu'est devenu le monde économique, industriel, technique et financier actuel. Cette première démarche visera donc à penser l'interdépendance et à construire une intelligibilité de ce méga-système, à distinguer les flux (d'énergie, de matière, d'information...), à questionner sa structure, son organisation, et à déceler les hiérarchies de pouvoir.

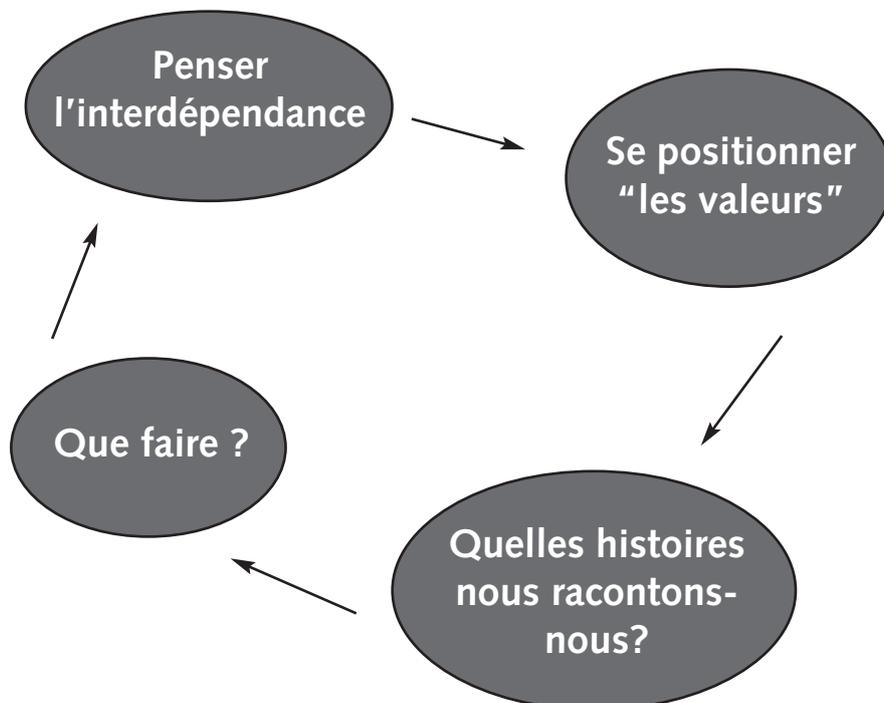
¹ " L'épistémologie est parfois définie, plus conventionnellement, comme la branche de la philosophie qui étudie comment la connaissance est possible. Je préfère ma définition - comment la connaissance est fabriquée - (...)". Grégory et Mary Catherine Bateson, La peur des anges, Seuil, 1989, p36. Pour approfondir la notion de systémique, voir annexe 1.

Dans un second temps, nous prendrons en compte notre place comme observateur - concepteur du système. Ceci nous entraînera à nous positionner. En effet, nous avons modifié " notre regard " et nous avons discerné un système. Ce n'est pas pour autant que ce système existe en tant qu'" objet réel". C'est nous et notre intention qui avons construit cette lecture. Qui sommes-nous ? Quelles sont nos intentions ? Les choix éthiques et politiques de l'observateur - concepteur déterminent les types de connaissances qu'il construit, qui engendrent elles-mêmes des logiques d'actions. C'est cette boucle savoir - action - politique & éthique - qu'il nous a semblé important d'énoncer et, considérant le contexte actuel, de dénoncer.

Nous explorerons ensuite quelques " évidences " peu évidentes. Si notre discours occidental, l'histoire que nous nous racontons, était organisé autour de quelques grands mythes, quels seraient-ils ? Quels sont les mythes fondateurs de notre société et de son projet ? Quelles sont les " pierres angulaires " de notre identité, nos zones dangereuses à questionner, quel est notre " imaginaire social " ? Ainsi nous nous référons constamment au progrès, mais qu'est-ce donc ? Qu'est-ce que le développement, qu'il soit durable, endogène ou humain ? Et, cette croissance que nous érigeons comme réponse à toutes les difficultés de l'humanité, à quoi et surtout qui sert-elle réellement ?

Nous concluons en revenant à notre thème de départ, l'alimentation, pour proposer quelques pistes de réflexions quant à des alternatives concrètes possibles, et poser les jalons d'un chemin d'investigation pour un projet de société plus solidaire et plus respectueux de la vie. Dans le propos, nous tenterons d'être fidèles aux principes fondamentaux d'une éducation systémique en partant " de données biologiques et psychologiques fondamentales "2 pour poursuivre un trajet en spirale : décrire le parcours, en y revenant progressivement et en approfondissant les éléments déjà explorés, ceci en faisant ressortir l'importance des causalités mutuelles, de l'interdépendance et des dynamiques propres aux systèmes complexes.

Construire une représentation en "boucles fermées"



2 Joël De Rosnay, Le Macroscopie, Seuil, 1975, p 263.

II. L'anecdote alimentaire

Comme point de départ de toute la démarche, utilisons un geste quotidien, qui paraît anodin à première vue : le contenu de notre assiette.

Si nous regardons l'assiette au microscope, qu'y trouvons-nous ?

- Plus de 600 g de produits animaux : 270 g de viande, un tout petit peu de poisson et le reste en produits laitiers.⁴
- Peu de légumes : 134 g/ jour⁵, importés à 60%, très souvent hors saison.
- Une assiette somme toute assez grasse : de 35 à 45% de la ration quotidienne en calories sous forme de graisses principalement saturées.
- Des produits de plus en plus "industrialisés" : des repas tout préparés, des conserves, des surgelés, des plats manufacturés.
- Des produits "améliorés" par une gamme de plusieurs milliers de molécules appelées additifs alimentaires : des agents de texture, de conservation, de stabilité, des colorants, des agents antiglisse, des homogénéisants, des saveurs encapsulées...
- Des produits issus d'une agriculture intensive qui contiennent de multiples traces de traitements chimiques tels des résidus de pesticides, des fongicides et des herbicides. Plus de 50% des fruits et légumes sont contaminés, dont 6,5% à un niveau supérieur aux limites maximales.⁶

Si nous la regardons au macroscopie, que voyons-nous ?

- **Enormément de produits venant de bien loin** : courgettes ou haricots du Kenya, ananas du Ghana, pommes d'Afrique du Sud... Et notre morceau de viande bien local cache mal son régime alimentaire : soja brésilien, manioc de Thaïlande... Evoquons aussi le café, le chocolat, le thé, le riz... En recherchant quelques informations, nous découvrons que le contenu de notre assiette a fait 2.000 à 2.500 km en moyenne avant d'arriver sur notre table ! Pour les produits frais transportés en avion frigorifique, on aboutit à des chiffres effrayants en termes de consommation de combustibles et d'émission de CO₂...
- Pour les **produits industrialisés**⁷, comme une conserve de soupe tomates boulettes, l'exercice est encore plus périlleux, car il faut faire se rencontrer en un endroit précis : une boîte de conserve, une étiquette, de la viande s'il y en a, des additifs chimiques de différentes sortes, de la purée de tomates, de la main-d'œuvre bon marché, de l'énergie en suffisance... Cela aboutit, dans ce cas, à un parcours moyen de 32.000 km ! La courgette kenyane, quant à elle, n'en avait fait "que" 6.000. Ajoutons qu'un kilo d'ananas du Ghana, envoyé par avion et mangé en Belgique, a consommé 2 litres de carburant.
- Si l'on y regarde de plus près - ou de plus loin ? - on s'aperçoit aussi, par exemple, que 60% de l'eau du Kenya sert à l'irrigation, que la production d'une courgette nécessite surtout de l'eau et que le Kenya manque d'eau... On constate aussi que des affrontements ont éclaté autour de rares réserves d'eau et de pâturages ces dernières années... Le cas du Kenya n'est pas isolé : le problème est aujourd'hui devenu majeur. Un habitant de la terre sur cinq n'a pas accès à l'eau potable. L'eau devient de plus en plus rare et les changements climatiques n'arrangent rien. Des conflits éclatent autour de l'accès et de la maîtrise des réserves d'eau.⁸ Voir aussi par exemple le cas du conflit opposant Israël et la Palestine.

3 Assiette statistique moyenne belge. Pour les données, voir les ouvrages *l'envers de l'assiette*, *Nourrir le monde ou l'Agrobusiness*.

4 INS, bilan d'approvisionnement, 2004

5 Cric, enquête de consommation alimentaire en Belgique, 2004.

6 *Les pesticides en campagne*, Le Monde 2, 18 mars 2006. Données de l'Union Européenne, 2005.

7 Voir à ce sujet les fiches animateurs.

8 Voir aussi par exemple le cas du conflit opposant Israël et la Palestine. *Les conflits verts*, GRIP, Bruxelles, 1992.

On pourrait par ailleurs écrire un ouvrage entier sur les liens qui se tissent entre la dette extérieure du Brésil, son engagement dans la production industrielle du soja, avec le soutien de la Banque Mondiale, la malnutrition de sa population, la surproduction et la surconsommation de viande en Europe, l'épidémie d'obésité, l'état épouvantable des nappes phréatiques des zones côtières⁹ européennes jusqu'à l'augmentation des coûts de production de l'eau potable en Belgique.

Du Sud au Nord, un flux de matières et de services

En partant de l'observation de notre assiette, nous distinguons tout d'abord un flux de **matières et de services allant principalement du Sud vers le Nord**.

Un exemple ? Il suffit d'observer le cas de la viande consommée en Europe, sachant que...

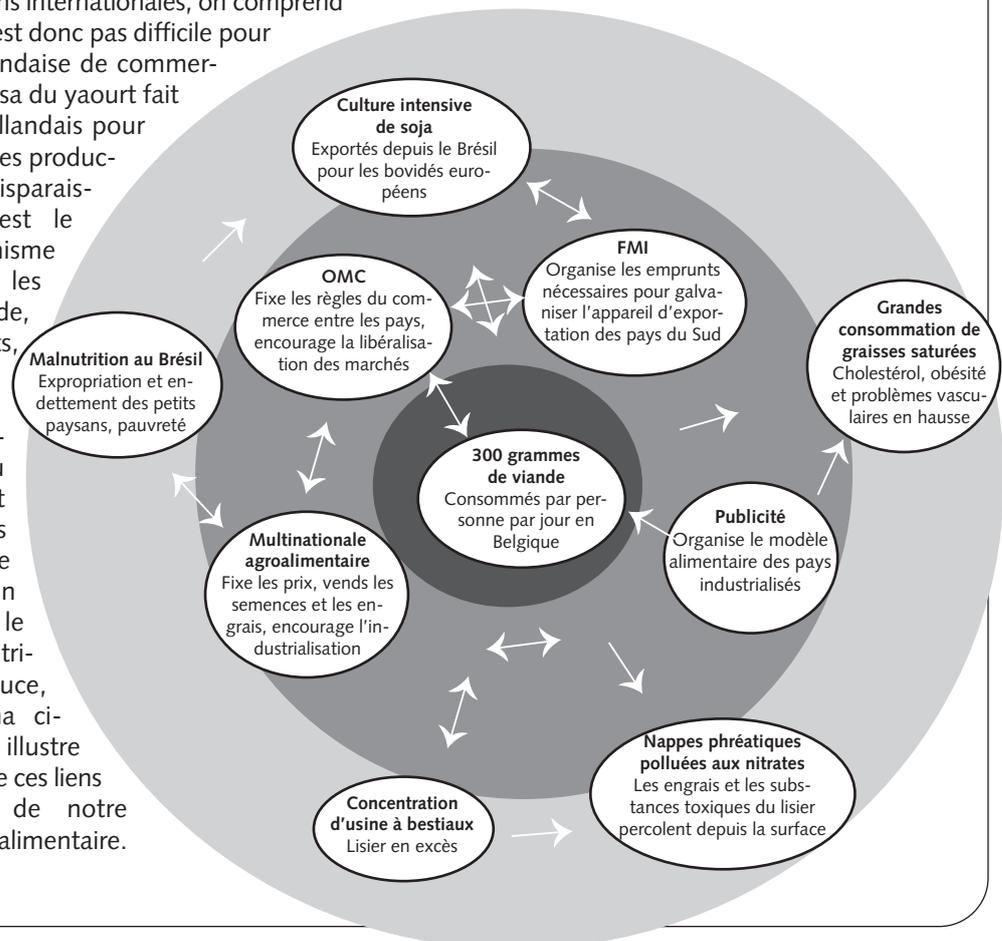
- L'Europe utilise l'équivalent de 7x sa superficie agricole dans les pays du Sud pour produire de quoi nourrir son bétail¹⁰.
- Le bétail du Nord mange autant de céréales que la population de l'Inde et de la Chine réunies.
- Il faut 7 à 10 kg de céréales et de légumineuses pour produire 1 kg de viande de bœuf.
- Il faut jusqu'à 100.000 à 250.000 litres d'eau pour produire 1 kg de bœuf¹¹.

Du Nord au Sud, inondation des marchés par des produits à bas prix

Un autre flux est à mentionner : celui des **produits à bas prix** et des **surplus des denrées alimentaires exportés du Nord vers le Sud**. Ces produits arrivent dans les pays du Sud "dopés" par les soutiens financiers à la production et à l'exportation octroyés au Nord, ou sont produits par des multinationales dans des conditions sociales déplorables, et donc à des prix artificiellement bas. Lorsque l'on sait en plus que les **barrières douanières sont interdites** aux petits pays producteurs par les institutions internationales, on comprend

dès lors qu'il n'est donc pas difficile pour une société irlandaise de commercialiser à Kinshasa du yaourt fait avec du lait hollandais pour un prix tel que les producteurs locaux disparaissent tous. C'est le même mécanisme pour le poulet, les céréales, la viande, les condiments, etc.

Les fiches thématiques du jeu approfondissent ces multiples liens entre notre consommation quotidienne et le climat, la malnutrition, l'eau douce, etc. Le schéma ci-contre illustre quelques-uns de ces liens tissés autour de notre consommation alimentaire.



⁹ La Bretagne, la Flandre, la Hollande, par exemple, concentrent l'arrivage des protéagineux et donc des stations d'engraissement, donc du lisier, donc des percolations de nitrates...

¹⁰ Vandana Shiva, *Le terrorisme alimentaire*, Fayard, 2004.

¹¹ Millstone et Lang, *Atlas de l'alimentation dans le monde*, Autrement, 2003.

III. Approche écosystémique

1. Introduction

Nous voici donc avec de **multiples informations**, des "données" dont certaines sont interpellantes en elles-mêmes, alarmantes même. A priori, il n'est pas trop difficile de disposer de ce genre d'informations. **La véritable question qui se pose est comment mettre "en liens" ces informations**, comment les interpréter, leur donner sens, les situer les unes par rapport aux autres ?

Nous distinguons des faits, des ensembles hybrides¹², des institutions, des êtres humains. Comment dessiner leur interdépendance ? Cela suppose-t-il une façon spécifique de penser, de modéliser ? Comment s'avancer dans une telle complexité ? Quels concepts utiliser pour mener notre réflexion ? Comment ne pas nous laisser entraîner dans une compréhension, simpliste, de type purement économique ? Comment questionner cet ensemble disparate avec des concepts techniques adéquats, mais aussi avec nos "valeurs", nos références morales ? Pour avancer sur ces questions, nous avons besoin d'une **méthode de lecture et de compréhension** pour aborder la **complexité** et la **globalité** : un petit détour par l'**approche systémique** s'impose.

Lors des animations autour du jeu de la ficelle, lorsqu'un groupe **prend conscience des interactions systémiques** qu'implique notre assiette, les premières réactions qui fusent sont le plus souvent : "qu'allons-nous faire ?". Les alternatives qui émergent évoquent, presque toujours, l'idée de relocalisation¹³ : consommons des produits locaux, frais et bios de préférence. Et c'est bien compréhensible...

Cependant, ce type de réponse est uniquement d'ordre pragmatique. Il manque encore une étape à notre réflexion : le passage par un moment de **décodage**, de **modélisation** pour créer une représentation du monde intelligible et s'aventurer dans un effort de déconstruction et de construction de nos représentations du monde pour prendre des options d'action.

Choisir comme éléments de solution des produits locaux, frais, de saison et bios (comme le propose toute la littérature *environnementalo-écologique*), sans concevoir les implications systémiques de ce choix, sans modéliser cette démarche, sans concevoir ce que cela engendre comme modèle social, comme positionnement par rapport à la technique, comme réorganisation politique, relève alors simplement du pragmatisme linéaire ambiant.

Vouloir consommer une carotte locale, bio et artisanale suppose pourtant un modèle de société, mais lequel ?

Aujourd'hui, questionner notre projet de société n'est plus vraiment une pratique courante ! Nombre d'auteurs ont ainsi montré que notre "imaginaire" s'est mal remis de l'effondrement du communisme historique, en tant que seule critique radicale du modèle capitaliste. Pensée unique et pragmatisme dominant. **Pourtant, une nouvelle voie, née du courant systémique, de la préoccupation environnementale, de l'anthropologie postmoderne et des multiples mouvements de résistance tant au Nord qu'au Sud, s'ébauche.**

C'est à un petit pas dans ce sens que nous vous invitons.

¹² Doit-on traiter la thématique des semences transgéniques en termes de sciences naturelles, d'économie, d'économie politique, ou d'anthropologie ? Ce genre d'objet "hybride" relève-t-il de la nature ou de la culture ? Voir à ce sujet, Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, La découverte, 1994.

¹³ En 2007.

Premier pas : penser l'interdépendance

Premier "geste" intellectuel : **penser en termes de systèmes, de boucles, de rétroactions et de flux...** afin de modéliser les contextes dans lesquels nous nous trouvons. Mettre en évidence les liens et les boucles pour construire une **représentation du monde où " tout se tient "**, où rien n'est isolé, où tout est cause et effet. Les choses s'enchaînent alors les unes aux autres.

Premier mouvement : nous construisons un **regard global** (qui situe chaque événement dans son contexte, le relie à ses impacts, etc.) **et complexe** (qui respecte la pluridimensionalité).

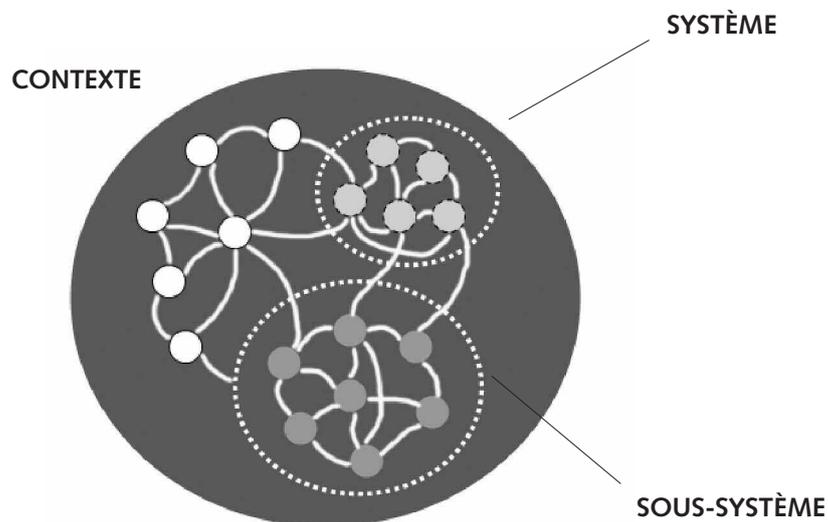
Notre proposition de relier la dette extérieure brésilienne à sa production massive de soja, à l'élevage industriel du bétail dans les zones portuaires européennes, à l'état des nappes phréatiques de ces régions, à l'hypercholestérolémie de ses habitants... indique des liens non de causalité simple, mais d'interdépendance.

Très vite, nous nous retrouvons dans une toile d'araignée extraordinairement emmêlée...

Les concepts mêmes de systèmes, sous-systèmes, règles de fonctionnement, niveaux, méta niveaux, et rétroactions¹⁴ nous invitent à aller plus loin que cette première phase où tout se tient, **pour construire une intelligibilité de ce méga système.**

Pour ce faire, nous proposons **trois démarches de questionnements interconnectés** :

- 1• Y a-t-il une **organisation** des flux (matière, énergie et informations) en termes de " niveaux organisationnels ", de hiérarchie, d'inclusion, de classes et de sous classes ?
- 2• Ces systèmes obéissent-ils à des **lois**, à des **règles** ? Les interactions observées sont-elles répétitives, structurées ? Indiquent-elles des " règles de fonctionnement " ?
- 3• Notre lecture peut-elle se limiter à observer un grand tout ou y a-t-il pertinence à y distinguer des **grands systèmes** (hiérarchisés et répondant à des règles), mais **interconnectés** ou couplés ?



¹⁴ Voir annexe 1

Ensuite, nous positionner : la responsabilité

Entamons la deuxième phase de notre démarche. Il nous faut maintenant **nous positionner** dans ce tableau, c'est-à-dire introduire, dans notre représentation du système, notre **statut d'observateur qui intervient avec ses objectifs et intentions**. Cette prise de conscience de notre position dans le système introduit l'idée de projet, de temps et d'intention.

Modéliser la complexité est une 1^{ère} phase de la démarche. Nous situer avec nos propres préoccupations et intentions en est une deuxième, qui nous conduira à réinterpréter cette première lecture complexe.

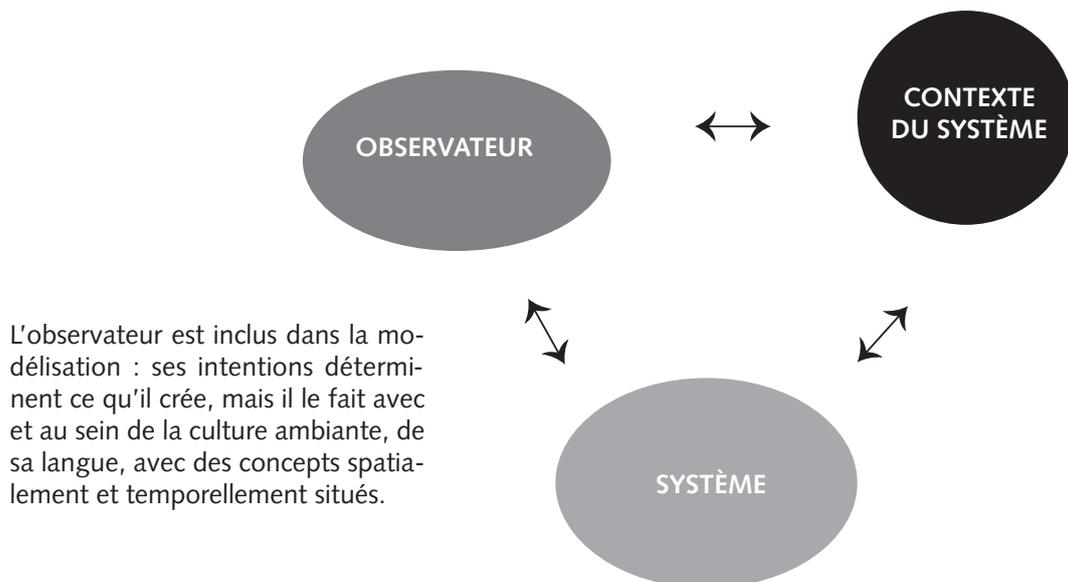
Si la 1^{ère} phase peut être comprise comme une **approche de la complexité** et de l'interdépendance, cette 2^{ème} phase nous invite à **penser notre responsabilité**.

Pourquoi décodons-nous ce grand système d'interdépendances ? Dans quelle intention formulons-nous des hypothèses (im)pertinentes quant au fonctionnement de ce système ? La boucle **action - savoir¹⁵ - éthique & politique** se restaure : notre lecture sera dès lors "politique" et suppose de mettre en évidence les choix effectués, nos projets et nos intentions.

Le courant systémique propose d'introduire l'observateur dans la modélisation. Qui est-il ? Que veut-il ? Quel est son projet ? Quelles sont ses valeurs ? Comment va-t-il affirmer ses propositions et dévoiler ses choix ?

Si nous prenons en compte le fait que notre description du réel n'est qu'une description - et non la réalité elle-même - et que cette description dépend de choix, de valeurs, nous énonçons qu'il n'y a pas de connaissance objective et que le réel n'est ni maîtrisable, ni réductible à une représentation, fut-elle scientifique. Mais, si la pierre angulaire de l'action n'est plus cette "vraie vérité objective", le vertige alors nous envahit !

Cela implique que le réel s'invente au sein d'une communauté et est déterminé par ses choix politiques et éthiques. Ainsi, suivant nos choix, nous construirons des pratiques et des savoirs différents. Choisir de se référer à des valeurs de solidarité et de coopération peut nous faire découvrir d'autres types de "vérités" scientifiques : nous ouvrir les yeux sur les solidarités dans le monde végétal,¹⁶ ou, par exemple, la naissance de l'altruisme dans les populations animales.¹⁷



¹⁵ Le savoir, ou la pensée, se réfère aux concepts et représentations du réel, à la connaissance. L'éthique et la politique désignent les choix, les intentions et les valeurs.

¹⁶ Jean Marie Pelt, *La solidarité*, Fayard, 2004.

¹⁷ Voir à ce sujet, l'ouvrage de Vinciane Despret, *Une histoire naturelle de l'Altruisme*, Cahiers d'Ethologie, Service d'Ethologie et de Psychologie animale, Musée de Zoologie, Institut de Zoologie de l'Université de Liège, 1991.

Continuer le chemin en revisitant nos croyances, nos mythes et certitudes

Nous abordons la troisième partie de notre exploration : concevoir ce que nous avons pu élaborer comme une narration faite par quelqu'un dans un certain cadre culturel, et donc **nous questionner sur notre identité culturelle**. Quels sont nos repères ? Avec quels outils conceptuels, avec quelles idées avons-nous construit notre vision du monde ? L'observateur tente ici de percevoir sa narration comme participant d'une culture historique précise. Cet exercice s'accomplit notamment dans la rencontre d'autres narrations. Comment tel peuple ou telle époque concevait-il (elle) le monde ?

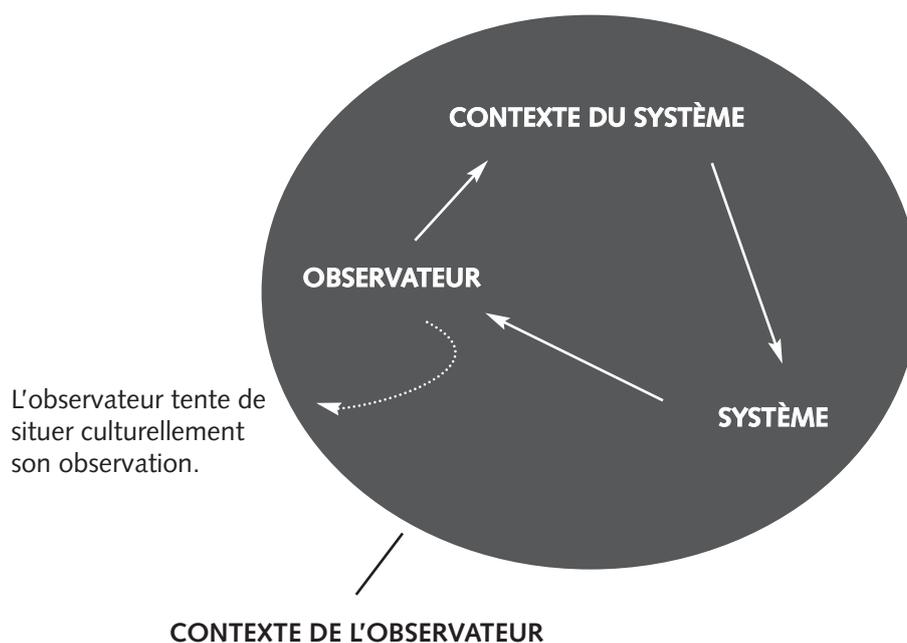
Si la première attitude fut bien souvent d'entendre la narration des autres peuples comme retardée, infantile, il s'agit d'aiguiser notre curiosité et notre écoute jusqu'à **découvrir les faces occultées au sein de notre propre discours** et que révèlent les autres "histoires du monde". Un bon exercice est certainement aussi de nous demander ce que penseront nos descendants dans 100 ou 200 ans de nos théories, certitudes, représentations du monde.

La compréhension de l'interdépendance notre positionnement éthique, nous conduisent-ils à revisiter nos grandes croyances, nos mythes fondateurs, nos illusions ?

Ce questionnement, tant individuel que social et culturel, secoue quelques idées qui semblaient claires : notre progrès, qu'il soit scientifique, technique ou économique, respecté quasi religieusement et conçu dans un temps linéaire, n'en reste pas moins un concept assez neuf et occidental-centré. Le petit frère et la petite sœur du progrès que sont le développement et la croissance sont-ils des leurres ? Des panacées ?

Notre démarche sera ici de circonscrire une position "postmoderne" dans le sens noble du terme, c'est-à-dire non dans celui d'un relativisme absolu comme il a souvent été compris, mais plutôt celui d'un renoncement à l'**attitude "moderne"** entendue comme **construite autour de deux grandes illusions** : la **connaissance objective du Réel** et la **maîtrise de la Nature**, exploitable et manipulable à outrance.

Cette **attitude postmoderne** nous engage alors dans un **partage des questions éthiques** et dans une éthique de la **responsabilité**. Plutôt que d'envisager le récit social sous l'angle de la vérité, elle le questionne sur son "aval", c'est-à-dire ses conséquences.



2. Penser l'interdépendance

“ Si nous voulons faire plus que traiter les symptômes, il est important de comprendre la nature systémique des crises que nous affrontons. Des problèmes apparemment aussi différents que les violences ethniques, la pollution de l'air et de l'eau, la rupture des liens familiaux, la désintégration des cultures, sont en fait étroitement liés. ”

Hélène Norberg- Hodge¹⁸

Pour revenir à l'anecdote alimentaire, nous allons distinguer **une trame de liens qui tissent autour de notre assiette un monde organisé**. Le local relié au lointain, par les voyages étonnants de certains de nos aliments qui sont eux-mêmes reliés à des personnes ou des groupes de personnes. Nos aliments sont en effet produits par des gens, dans des contextes particuliers - terre, serres, usines. Mais nous allons également relever des impacts énergétiques (consommations de carburants pour les moteurs de tracteurs, machines diverses, frigo, avions...) et des impacts sociaux (détérioration des conditions de travail, exploitations, migrations...).

Produire suppose également certaines “ organisations ” hiérarchiques : des organisations inter-multi-trans-nationales telles certaines grandes entreprises, ou des organisations internationales comme l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) ou le Fonds Monétaire International (FMI).

“TOUT fait système”¹⁹, en d'autres mots, “TOUT se tient”.

Citons, à ce propos, Wolfgang Sachs²⁰ : “ *Le robot culinaire comme l'automobile, le comprimé, l'ordinateur ou le téléviseur, dépend entièrement de l'existence de vastes systèmes d'organisation et de production soudés les uns aux autres. Quiconque appuie sur un interrupteur ne se sert pas uniquement d'un outil, mais se branche sur un raccordement du système. Entre l'utilisation de techniques simples et celle d'outils modernes se trouve la transformation d'une société toute entière* ”.

Nous avons répondu à une première invitation de la systémique : nos représentations (modélisations) lient les événements en boucle, chacune étant cause et effet des autres. Les chaînes de causes à effets ne sont ni linéaires, ni ouvertes : les éléments s'enchaînent les uns aux autres.

Cette **conscience qui prend en compte l'interdépendance est en rupture avec notre façon de penser “occidentale” analytique**, parcellisante, morcelante, et organisée en terme de causalité linéaire, c'est-à-dire conçue de telle manière que si A agit sur B, on n'a pas imaginé que B, en retour agisse aussi sur A.²¹

Ce “monde”, dont nous avons commencé à ébaucher une approche, est un monde intercorré, un tout, un système. Oui, mais...

Ici, tout commence vraiment. Nous avons mis en évidence des “liens” entre des choses bien différentes. **Comment maintenant avancer dans une “compréhension” de ce système, comment se situer, comment le décoder en vue d'une action ?** Nous avons énoncé des liens comportant des flux de matière, d'énergie, d'information, d'organisation... **mais comment est organisé ce système, quelles en sont les règles de fonctionnement ?**

¹⁸ *Quand le développement crée la pauvreté. L'exemple du Ladakh*, p 252.

¹⁹ Dans cette première acceptation, un système est un ensemble d'éléments interconnectés, tel que la modification de l'un influe sur les autres, et organisés en fonction d'un but.

²⁰ Wolfgang Sachs et G. Esteva, *Des ruines du développement*, Ecosociété, 1996, p 34.

²¹ La technique a imaginé des solutions immédiates à certains problèmes, sans évaluer les conséquences différées, soit dans le temps, soit dans l'espace. Par exemple, le DDT élaboré pour la lutte contre les insectes se retrouve dans le lait maternel humain.

A. Dans quels systèmes vivons-nous ? Les origines...

Depuis l'aube des temps, les modèles de production alimentaire, les agricultures, l'artisanat et les " cuisines " du monde ont été variés. Chaque région du globe, parfois même chaque ethnie a élaboré une façon singulière et originale de se nourrir. Les modèles agricoles sont dans les zones tempérées le plus souvent organisés autour de la culture de quelques céréales, de légumineuses, de quelques dizaines de légumes et fruits, souvent de quelques oléagineuses et d'une ou plusieurs plantes textiles. Un peu d'élevage complète le paysage. Ces systèmes de reproduction assurent, par diverses techniques (brûlis, association, rotation, fumier, transport de terre...), une permanence de la fertilité du sol. L'animal, dans ces systèmes, apporte les compléments de protéines par sa viande ou son lait, mais il apporte aussi le fumier, la force de traction, des combustibles et des vêtements.

Depuis le **néolithique**, à partir de systèmes de prédation élaborés suivant les milieux (chasse, pêche, cueillette...), se sont différenciés une infinité de modèles soit pastoraux, soit de culture sur abattis-brûlis, évoluant vers de nombreux modèles agraires post-forestiers.

A partir du XIX^{ème} siècle, avec les conquêtes coloniales et les transports, tous ces systèmes se sont progressivement trouvés confrontés sur un même " marché " de plus en plus unifié.

Au **XX^{ème} siècle**, une importante " **révolution agricole** " bouleverse tous les équilibres. La productivité du travail agricole augmente considérablement par la **motorisation**, la **mécanisation**, la **fertilisation minérale**, les **sélections végétales** et **animales** et les spécialisations.

" [...] le rapport de productivité du travail entre l'agriculture manuelle la moins productive du monde et l'agriculture motorisée et mécanisée la plus productive a quintuplé, passant de 1 contre 10 au début du XX^{ème} siècle à environ 1 contre 500 aujourd'hui "22.

Cette augmentation de la productivité a entraîné une baisse importante du prix de la plupart des denrées. Des centaines de millions de petites exploitations agricoles ont disparu et continuent de disparaître à un rythme effrayant. A titre informatif, la planète comptait en 2005 environ 1,3 milliards de petits cultivateurs²³.

Les modèles agricoles et alimentaires traditionnels possèdent en commun les caractéristiques suivantes :

- Chaque système agricole durable et étendu suppose une **méthode efficace de renouvellement de la fertilité** par l'utilisation principale d'amendements. Ils améliorent la constitution et les propriétés physiques et chimiques du sol : légèreté, complexe absorbant, acidité, humus, structure... Peu ou pas d'intrants sont nécessaires, car la terre elle-même et les animaux, conjugués à l'activité humaine, garantissent la fertilité du sol de manière pérenne.
- **Une faible consommation d'énergie fossile**²⁴ : soit nulle (soc en bois, traction animale) soit très faible. Des études estiment qu'une ferme traditionnelle²⁵ consomme **1** calorie fossile pour produire **8** calories alimentaires. Aujourd'hui, ce rapport est inversé : l'agriculture intensive consomme 8 calories fossiles pour produire 1 calorie alimentaire !
- La **production alimentaire** est principalement celle d'une **valeur d'usage** (destinée à être consommée) et secondairement d'une valeur d'échange (destinée au marché).
- Cette production n'est pas une production "matérielle" pure : elle est enchâssée dans une **production culturelle**. Les aliments ne sont ni pures calories, ni grammage de protéines, mais également symboles. Ils sont signifiants et participent à l'organisation sociale.
- Une part plus ou moins importante de cette production repose sur des **mécanismes de solidarité**, de contrats, de partage...

²² Marcel Mazoyer et Laurence Roudart, *Histoire des agricultures du monde*, Seuil, 1997, p 18.

²³ Jean Paul Besset, *Comment ne plus être progressiste, sans être réactionnaire*, Fayard, 2005, p 64.

²⁴ Voir Marcel Mazoyer et Laurence Roudart, *Histoire des agricultures du monde*.

²⁵ Par traditionnel, nous nous référons au modèle de ferme qui existait avant 1940, en Belgique.

“ Parmi tout ce que les agriculteurs ont pu inventer pour faire croître leurs récoltes puis les vendre, ce sont, étonnamment, l'entraide et la maîtrise de leur organisation qui ont constitué les initiatives les plus porteuses, car les plus stabilisatrices dans un secteur soumis aux caprices de la météo ... ”²⁶.

Ces modèles agricoles et alimentaires traditionnels sont donc **confrontés** actuellement au “ **modèle industriel** ” et ce, de plus en plus rapidement, à cause du processus de “ **mondialisation** ”.

B. La structure du système : la mondialisation néolibérale

La description des interactions entre notre assiette et ses impacts indique qu'actuellement la manière dont nous nous nourrissons suppose un système monde. Nous allons initier un **décodage de ce système complexe par trois questions** :

- Quelle est la **structure** de ce système monde, comment est-il hiérarchisé ?
- Comment décrire ses **règles** de fonctionnement ?
- Comment **modéliser l'interconnexion de sous-systèmes** supposant des logiques différentes et contradictoires ?

Un système segmenté et hiérarchisé

Si “ **l'occidentalisation** ” du monde s'esquisse déjà dans l'entreprise des **croisades**, ce sont les grands **navigateurs du XVI^{ème} siècle** qui initient la **première mondialisation**. Militaires, marchands et missionnaires organisent les forts, les comptoirs et les missions comme relais planétaires de l'occident²⁷.

L'économie européenne du XV^{ème} siècle est vorace et son appétit l'entraîne vers des territoires nouveaux : “ *des terres à confisquer, des ressources naturelles à piller, des hommes à exploiter et à détruire, à capturer et à asservir, des denrées nouvelles à faire cultiver* ”.²⁸ Une supériorité technique, représentée par trois inventions, la caravelle, la boussole et les armes à feu, lui permet d'entamer la conquête du monde. En effet, le **développement technique des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles** avait favorisé une forte augmentation de la population en Europe.

Une première mondialisation s'installe. “ *Le geste décisif est ici celui de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force, avec l'ombre portée d'une civilisation qui se constate obligée d'étendre, à l'échelle mondiale, la concurrence de ses économies antagonistes* ”²⁹. L'organisation des échanges “ internationaux ” est esquissée ! La mondialisation actuelle “ *recouvre en fait quatre phénomènes liés qui sont la transnationalisation des firmes, l'affaiblissement des régulations étatiques à l'ouest, l'effondrement de la planification à l'est et la mainmise de la finance sur l'économie* ”.

Les pays du Sud ont été “ spécialisés ” dans la production de matières premières.

En 2005, pour 86 des 191 pays membres de l'ONU, les produits agricoles représentent l'essentiel de leurs recettes à l'exportation, mais 54% des recettes des “ pays les moins avancés ” servent à importer des denrées alimentaires qu'ils ne produisent plus³⁰. Ainsi, de plus en plus de denrées transitent par les multinationales.

La **dépendance alimentaire** atteint des valeurs record pour certains pays :

- En 2006, le Gabon importe 86% de ses céréales et l'Algérie 82%. (Haïti : 70 %, Sénégal 61 %, Colombie 56%)³¹.

²⁶ Bruno Parmentier, *Nourrir l'humanité*, La découverte, 2007, p 129.

²⁷ Serge Latouche, *L'occidentalisation du monde*, La découverte, 2005, p 30.

²⁸ Christine Taubira, citée dans *Les routes de l'esclavage*, de Claude Fauque et Marie José Thiel, Hermé.

²⁹ Aimé Césaire, cité dans *Les routes de l'esclavage*.

³⁰ Jean Ziegler, *L'empire de la honte*, Fayard, 2005, p 39.

³¹ Données FAO, *Nourrir l'humanité*, p 186.

Alors que les produits vendus par les pays pauvres sont de **moins en moins chers, ceux qu'ils achètent coûtent de plus en plus.**

- Selon la FAO, les prix moyens des produits agricoles vendus par les pays les moins avancés ont baissé de près de 70% par rapport aux prix des produits manufacturés achetés.³²

C'est le prix de revient le plus bas qui détermine le cours mondial des céréales. Le Nord subside ses productions et " casse " donc les prix.

- Du blé normand, picard ou en provenance du Middle West, arrive à Dakar à 8 ou 10 dollars la masse de 100 kg. Même chose pour le lait, le poulet... et récemment même pour les légumes ! Conséquence : les petits producteurs locaux sont écrasés.
- Au Cameroun, le poulet congelé européen est vendu 1,37 euros/kg contre 2,28 euros/kg pour le poulet produit sur place !³³

Firmes transnationales et commerce international

" Prenons l'exemple du pot de yaourt de supermarché, un produit que faisaient nos grand-mères avec le lait des vaches du voisinage. Désormais, le petit pot de yaourt aux fraises européen incorpore 9.115 km de transport de la vache laitière à l'étal, en passant par l'usine et l'emballage.

Un ensemble social d'hommes et de femmes sont ainsi reliés en une action coordonnée, mais sans se connaître, à travers l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne et la France. La division du travail s'est internationalisée. Les entreprises se sont totalement transnationalisées".³⁴

Nous assistons à ce que Jean Ziegler nomme une "**re-féodalisation du monde**". Ces nouveaux maîtres du monde, pour utiliser le titre de l'un de ses ouvrages³⁵, "*règnent sur l'univers autant par leurs énoncés idéologiques que par la contrainte économique ou la domination militaire qu'ils exercent*".

Nous reprenons ici tout l'éclairage de l'auteur sur le Consensus de Washington, qui date de 1989 :



La **figure idéologique** porte un nom anodin : le Consensus de Washington. Il s'agit d'un ensemble d'accords informels, de " gentlemen's agreements ", conclus tout au long des années quatre-vingt et quatre-vingt dix entre les principales **sociétés transcontinentales, banques** de Wall-Street, Federal Reserve Bank américaine et **organismes financiers internationaux** (Banque mondiale, Fonds monétaire international, etc.). Ses principes fondateurs sont applicables à n'importe quelle période de l'histoire, à n'importe quelle économie, sur n'importe quel continent.

Ils **visent à obtenir**, le plus rapidement possible, la **liquidation de toute instance régulatrice**, étatique ou non, la **libéralisation** la plus totale et la plus rapide possible de tous les marchés (des biens, des capitaux, des services, des brevets, etc.) et l'instauration à terme d'une " stateless global governance ", d'un **marché mondial unifié et totalement autorégulé**.

Le consensus de Washington **visé à la privatisation du monde**.

Voici les principes sur lesquels il repose :

- Dans chaque pays débiteur, il est nécessaire d'engager une **réforme de la fiscalité** selon deux critères : abaissement de la charge fiscale des revenus les plus élevés afin d'inciter les riches à effectuer des investissements productifs, élargissement de la base des contribuables. En clair : suppression des exceptions fiscales pour les plus pauvres afin d'accroître le volume de l'impôt.
- **Libéralisation** aussi rapide et complète que possible des **marchés financiers**.

³² Nourrir l'humanité, p 197.

³³ Nourrir l'humanité, p 188, voir aussi *Demain le Monde, nourrir la planète n'a pas de prix*, CNCD, 2007.

³⁴ Le voyage d'un pot de yaourt aux fraises in *Silence*, n°167-168, Lyon- août 1993.

³⁵ Jean Ziegler, *Les nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent*, Fayard, 2006, p 63 à 65.



- Garantie de **l'égalité de traitement entre investissement autochtones et investissements étrangers** afin d'accroître la sécurité, et donc, le volume de ces derniers.
- **Démantèlement**, autant que faire se peut, du **secteur public**. On privatisera notamment toutes les entreprises dont le propriétaire est l'Etat ou une entité paraétatique.
- Dérégulation maximale de l'économie du pays afin de garantir le **libre jeu de la concurrence** entre les différentes forces économiques en présence.
- **Protection** renforcée de la **propriété privée**.
- Promotion de la **libéralisation des échanges** au rythme le plus soutenu possible, l'objectif étant la baisse des tarifs douaniers de 10% par an.
- Le **libre commerce** progressant par les exportations, il faut, en priorité, favoriser le développement de ceux des secteurs économiques qui sont capables d'exporter leurs biens.
- **Limitation du déficit budgétaire**.
- Création de la transparence du marché: les **subsidés d'Etat** aux opérateurs privés doivent partout être **supprimés**. Les Etats du Tiers-Monde qui subventionnent, afin de maintenir à bas niveau les prix des aliments courants, doivent renoncer à cette politique. En ce qui concerne les dépenses de l'Etat, celles qui sont affectées au renforcement des infrastructures doivent avoir la priorité sur les autres".

De ces mesures découle une division internationale du travail et des échanges dans laquelle le Sud devient producteur de matières premières. Le capital y trouve terres, main d'œuvre bon marché, et peu de réglementations environnementales. Les denrées de base qui remontent au Nord sont des céréales, des protéagineux, du thé, du café, du cacao, et plus récemment des légumes, des fruits et des fleurs.

A ce propos, il est intéressant de noter que :

- les 200 plus puissantes multinationales contrôlent 23% du commerce mondial,
- au Brésil, 2% des propriétaires fonciers détiennent 43% des terres arables.

Si le commerce des céréales sur les marchés mondiaux a augmenté de 251% ces dernières décennies et celui des huiles végétales de 1233%, ce n'est pas dû à une augmentation des productions, mais bien au fait qu'une part plus importante de la nourriture produite circule sur les marchés internationaux.

Bien des terres des pays du Sud sont affectées non plus aux cultures vivrières, mais aux cultures " de rapport " (destinées à la production d'exportation) et certains pays peuvent ainsi devenir tributaires du cours de quelques végétaux.

Ainsi l'Ethiopie et le Burundi dépendent du café pour 60 à 80% de leurs recettes.

Autre exemple, la part agricole dans le total des exportations atteint 32% au Brésil, 46% à Madagascar, 59% en Côte d'Ivoire et 84% en Ethiopie³⁶ !

Notons déjà une tendance : **une plus grande production pour une plus grande exportation entraîne une diminution de la consommation dans le pays.**

- Par exemple, la production de légumes au Kenya³⁷ est passée de 10.000 t en 1969 à 61.000 t en 1999. Mais la consommation des Kenyans a diminué dans le même temps de 24,9 kg à 18,1 kg par an et par personne !

³⁶ Nourrir l'humanité, p 196.

³⁷ Atlas de l'alimentation dans le monde, p 71.

La dépendance moyenne des pays les moins avancés vis-à-vis de produits de base dans le total des revenus d'exportation est passée de 59% à 72% entre 1960 et 2001. Pire, pour 43 pays en développement, plus de 20% des recettes d'exportation de marchandises proviennent d'un seul et unique produit. Si l'on passe à trois produits, on peut atteindre des taux de dépendance de l'ordre de 90%. La plupart de ces Etats se trouvent en Afrique subsaharienne, en Amérique Latine ou dans les Caraïbes et dépendent des exportations de sucre, de café, de coton ou de bananes.

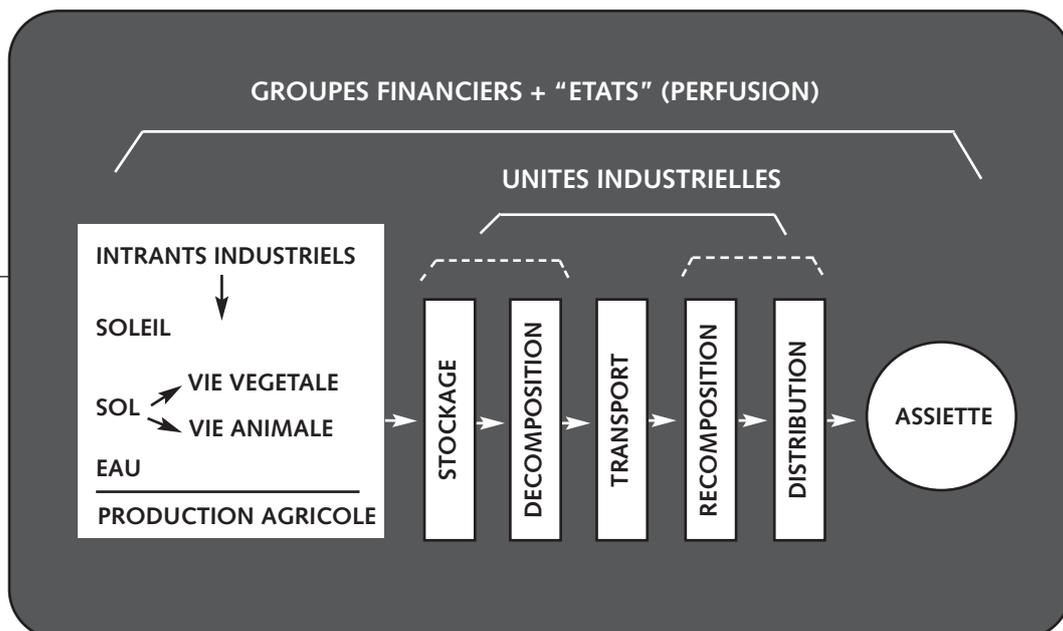
Ces dernières années, les grands acteurs industriels et commerciaux sont devenus de plus en plus puissants, parfois davantage que les gouvernements eux-mêmes.

Ainsi on observe aujourd'hui d'un côté des centaines de millions de producteurs, de l'autre des milliards de consommateurs et, au milieu, quelques milliers de grands groupes qui contrôlent donc l'industrialisation et la distribution de l'alimentation. Le goulot d'étranglement devient le lieu de "commande" du système.

Quelques chiffres :

- 4 groupes dominent le marché des semences (25 milliards d'euros par an) : Monsanto et Dupont/Pionner (USA), Syngenta (Suisse), Limagrain (France).
- Dans le domaine des produits chimiques pour l'agriculture : la moitié du marché mondial dépend de 3 groupes (Bayer, Syngenta et Base). Avec les américains Dow, Monsanto et Dupont, ces 6 multinationales contrôlent 71 % du marché mondial.
- Sur les 100 plus grandes économies du monde actuel, 49 sont des Etats Nations, 51 des multinationales.³⁸
- Les 500 plus puissantes sociétés capitalistes privées transcontinentales du monde - dans l'industrie, le commerce, les services, la banque - contrôlaient, en 2004, 52% du produit mondial brut.

La production est organisée en niveaux. Les productions locales, les unités industrielles, les multinationales, les organismes internationaux, les Etats. L'activité économique est régie par le haut, dans un mécanisme de concentration.



³⁸ Helena Norbert-Hodge, *Quand le développement crée la pauvreté*, Fayard, 2002, p25.

Quelques exemples au niveau commercial

- Wal-Mart, chaîne de grande distribution qui possède 8.000 magasins dans le monde affiche un chiffre d'affaires de 259 milliards de dollars - plus que le PIB de la Suède - et compte 1,3 millions de salariés.
- Cargill, une multinationale agroalimentaire qui emploie 124.000 personnes dans 59 pays, est liée à Monsanto et contrôle 45% des exportations de maïs, 30% de celles de soja et 20% du blé.
- Dans chaque pays de l'Union Européenne et des USA, les cinq plus importantes chaînes de supermarché concentrent, selon les produits, entre 30 et 96% des ventes d'aliments.
- Nestlé est leader mondial de l'agroalimentaire, avec un chiffre d'affaires de 60 milliards de dollars en 2005. Cette compagnie recouvre 140 marques : Maggi, Buitoni, Herta, Nescafé, Nesquik, Crunch, Perrier, etc.

Ce sont ces sociétés qui définissent progressivement les normes, les usages, puis les règles afin de pouvoir commercialiser leurs produits comme elles le souhaitent. Par leur pouvoir, quelques grandes entreprises contrôlent l'alimentation du producteur au consommateur et en captent la majorité des bénéfices.

Conséquences

- **Baisse des prix** pour les producteurs.
- Ceux qui ne sont ni subventionnés, ni industrialisés, ne savent plus commercialiser leurs produits.
- **Diminution de la qualité** : les produits alimentaires créés visent une plus value industrielle, au détriment de la qualité nutritionnelle.
- Forte **consommation d'énergie** :
 - pour 1 calorie alimentaire, un aliment hautement industrialisé (pizza surgelée par exemple), nécessite jusque 40 calories fossiles.
- **Transports** des aliments :
 - une courgette du Kenya a effectué 6000 km pour arriver dans nos assiettes,
 - nos aliments ont parcouru, en moyenne, entre 2000 et 2500 km.
- **Modification du modèle alimentaire** : l'agro-industrie ne sachant pas nous faire manger davantage, porte son combat sur notre façon de nous nourrir : plus de viande, de produits préparés, allégés, industrialisés.
- **Imposition des règles du macro système.** Exemple : en Belgique, les normes d'hygiène de l'AFSCA⁴⁰ sont inspirées de la méthode de la Nasa pour l'envoi de la nourriture dans l'espace (normes d'analyse HACCP)⁴¹. Les exigences de l'AFSCA⁴⁰ sont difficilement praticables par des petits producteurs et artisans. Elles induisent d'énormes investissements financiers pour respecter ces normes d'hygiène, ce qui conduit à de nombreuses fermetures ou obstacles à l'ouverture de commerces locaux.
- **Dégradation des conditions de travail, recul des protections sociales.**
- **Externalisation des coûts** environnementaux et sociaux (ce ne sont pas les entreprises qui payent, mais bien les consommateurs et les Etats) et **internalisation des bénéfices** pour les entreprises.

³⁹ Données pour l'assiette belge moyenne. Voir à ce sujet la fiche thématique sur la courgette.

⁴⁰ Agence Fédérale de la Sécurité de la Chaîne Alimentaire, 2006.

⁴¹ Hazardous Analysis Control of Critical Point.

C. Les règles du système

Les règles d'un système déterminent les modalités d'interaction entre les éléments qui le composent. Elles nous indiquent son niveau de cohérence.

Le système, que nous avons appelé " mondialisé " jusqu'à présent, fonctionne suivant un ensemble de " lois " et de contraintes excessivement complexes.

Nous tenterons ici de questionner les écrits de quelques grands auteurs, qui ont formulé les méta-règles régissant le système.

Christian Comélieu, dans son ouvrage *La croissance ou le progrès, distingue trois caractéristiques dans le système " mondial " actuel* ⁴²:



L'émergence de l'individu, surtout à partir de la philosophie des Lumières, va marquer les théories fondatrices de l'économie. Pour Adam Smith, l'intérêt général résultera de l'addition des intérêts particuliers. L'appropriation privative, la rivalité entre acteurs individuels et la concurrence parfaite seront donc les socles de l'économie.



L'économicisme : les composantes du bien-être seront définies comme matérielles et monnayables. La richesse individuelle fascine sous une forme essentiellement monétaire. Une conséquence en sera que la croissance économique du PIB est désormais considérée comme le critère du Progrès social. Le progrès est défini de manière quantitative.



La prédominance des mécanismes du marché : les biens et les services considérés comme marchandises, s'adressent à une demande solvable, et l'offre n'est faite qu'en fonction d'une rentabilité et même d'une maximalisation du profit. La règle de la rentabilité marchande, soumise à la règle de l'intérêt sur le capital, entraîne un supplément indéfini de production. En effet, les désirs (insatiables), plutôt que les besoins, seront au cœur de ce mouvement, pour autant qu'ils soient solvables.

Tout ce système mondial est géré par la fameuse " main invisible " d'Adam Smith, auteur considéré comme le père du libéralisme. Sa théorie née au XVIII^{ème} siècle affirme en effet que si chaque consommateur peut choisir librement ses achats et si chaque producteur peut choisir librement les produits qu'il vendra et la façon de les produire, alors le marché évoluera vers une situation mutuellement bénéfique pour tous. La " main invisible " est censée représenter une autorégulation systémique.

En résumé, les méta-règles du système forment un enchaînement logique ⁴³:

ACCROISSEMENT DE PRODUCTION
=
ACCROISSEMENT DE CONSOMMATION
=
ACCROISSEMENT D'ÉCHANGES PROFITABLES
=
ACCROISSEMENT DE PROFIT
=
ACCROISSEMENT DE RICHESSES
=
DÉVELOPPEMENT, PROGRÈS SOCIAL, CIVILISATION

⁴² Christian Comélieu, *La croissance ou le progrès*, Seuil, 2006, P 16 et 17.

⁴³ Idem

Les grands traits du système

C'est un **système mondial** d'origine **occidentale**, né à la Renaissance et qui a pris son expansion lors de la révolution industrielle. **Sa logique appelle à la croissance perpétuelle et induit le concept de " plus = mieux "**. Plus de production, de profits, de marchandises, d'organisation et de consommation.

Ce système qualifié de " moderne ", peut être décodé selon les auteurs comme :

Un **système économiciste et capitaliste** : l'économie s'est pensée comme déconnectée du reste du système. Elle aboutit à une marchandisation du monde. La préoccupation dominante de la société, c'est l'économie et l'obsession utilisatrice qu'elle engendre, ainsi que la fascination pour la richesse individuelle.

Un **système industriel technoscientifique** : la technique elle-même forme système. Elle engendre des " découvertes ", inventions que l'on se doit d'appliquer, qui elles-mêmes engendrent des nouvelles dans un processus continu obligatoire. Plus personne ne semble maîtriser le processus.⁴⁴

Un **système organisationnel et institutionnel**. Des autres auteurs ont montré que la modernité peut aussi être caractérisée comme une méta-organisation institutionnelle qui suppose une gestion des flux d'informations, des appareils de commandes, etc.⁴⁵

Cet **emboîtement de l'aspect capitaliste, technique et organisationnel**, Serge Latouche le qualifie de " **mégamachine** ".



" plus = mieux ? "

⁴⁴ Voir à ce sujet, l'œuvre de Jacques Ellul et notamment *Le bluff technologique*, ainsi que Jacques Neyrinck, *La grande illusion de la technique*.

⁴⁵ Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, L'Harmattan, 1994. Voir les œuvres d'Ivan Illich.

D. L'économie ou la planète ? Des systèmes imbriqués

Le **système néolibéral** est donc **hiérarchisé et organisé suivant des règles**. Il suppose, par ailleurs, une " imbrication systémique"⁴⁶ car le système industriel-économique est imbriqué dans des systèmes vivants. Or, l'économie s'est conçue comme autonome et séparée de l'environnement ! Il y a, par conséquent, un conflit de logiques entre ces ensembles comportant des lois spécifiques.

- **Lois de l'économie : maximisation de la production** de marchandises et donc foi dans une **croissance illimitée**.
- **Lois de l'écosystème** : un système fini soumis à **l'entropie**⁴⁷, autrement dit soumis à la dégradation de l'énergie.

Le **système économique est " ouvert "**, en relation avec son environnement. Il absorbe des ressources, des flux d'énergie et de matière comme les minerais, le pétrole, le charbon. Le processus économique forme un système à l'intérieur de l'ensemble planète.⁴⁸

Déjà dans les années 70, Nicholas Georgescu-Roegen faisait remarquer que l'économie était conçue sans tenir compte du caractère fini et limité des ressources et que le lien avec la nature avait été complètement occulté.

" Le processus économique réel est de nature entropique. Il se déroule au sein d'une biosphère qui fonctionne dans un temps fléché " ⁴⁹.

Le **couplage** ou l'imbrication **du système économique avec le système " naturel "**, l'écosystème, l'un soumettant l'autre à ses propres lois, est donc voué à l'impasse, à la **destruction du biotope**. On pourrait dire que le modèle économique est construit suivant une logique darwinienne, à savoir : " que le plus fort gagne ! " .

Selon Bateson, cette logique est épistémologiquement fautive car aucun organisme ne survit à la destruction de son environnement. Il devient donc fondamental de prendre en compte la loi d'entropie au sein de l'économie. **L'économie doit selon lui se concevoir comme un sous-système du vivant**⁵⁰, et non comme un système indépendant, fermé qui en serait séparé.

L'activité humaine contribue à l'épuisement des ressources et la technique ne fait qu'en augmenter la vitesse. Notre choix actuel consiste à ralentir ou accélérer ce mouvement, en fonction de l'utilisation que nous ferons des énergies renouvelables et de notre option pour la sobriété. L'humanité épuise aujourd'hui le " capital naturel ", alors qu'elle devrait adapter son mode de vie aux " revenus " de ce capital⁵¹.

L'impact de notre économie peut être aujourd'hui envisagé à l'aide de la notion d'empreinte écologique. L'empreinte écologique nous apprend que pour une vie durable sur terre, nous pouvons disposer de 1,8 ha par habitant comme espace bio productif. Or, un citoyen⁵² des Etats-Unis en utilise 9,6 et un Canadien 7,2 et un Européen 4,5 ! En d'autres termes, si toute l'humanité devait vivre comme un habitant des Etats-Unis, nous aurions besoin de 5 planètes !

⁴⁶ Christian Comélieu

⁴⁷ Neyrinck, dans *La grande illusion de la technique*, résume le principe d'entropie comme suit : " L'énergie disponible pour effectuer un travail ne cesse de décroître et la **partie indisponible** [de cette énergie], que l'on mesure par **l'entropie**, ne cesse de croître. En d'autres mots, à chaque travail effectué sur la matière, une certaine quantité d'énergie se dégrade ; elle ne disparaît pas, mais perd de sa qualité". Irrémédiablement.

⁴⁸ Voir le développement de cette idée dans *Le pari de la décroissance* de Latouche.

⁴⁹ Idem

⁵⁰ Besset, *Comment ne plus être progressiste sans devenir réactionnaire*, Fayard, 2005, p 315.

⁵¹ Voir à ce sujet la gestion de l'énergie dans *La grande illusion de la technique*, Neyrinck, p 61 et 62.

⁵² Chiffres du WWF in Latouche, *Défaire le développement, refaire la monde*, Parangon, p 17. Certaines sources mentionnent une biocapacité moindre (1,4 hectares en 2007), car cette surface calculée par personne diminue tandis que la population mondiale augmente !

3. Prendre position

Nous avons rassemblé des faits et dessiné un système pour lequel nous avons décrit des processus et mis en évidence des règles. Nous avons même nommé ce système en tant que **système capitaliste néolibéral**... Mais qui est ce " nous " ?! Le cheminement systémique s'aventure à **questionner ce " nous " et son rapport à la création qu'il a faite**. Ce système décrit existe-t-il objectivement ? Avons-nous décrit un Réel, des lois objectives de la nature ?

A. L'observateur-concepteur

" La connaissance de la connaissance, qui comporte l'intégration du connaissant dans sa connaissance, doit apparaître à l'éducation comme un principe et une nécessité permanente "
Edgar Morin⁵³

Il était une fois... dans une contrée du monde, à un moment précis de leur existence, des hommes qui inventèrent un récit bien séduisant. Ils inventèrent le Réel et la possibilité de le connaître et de le manipuler. Ils décrivent le **Réel** comme un objet indépendant d'eux-mêmes. L'énonciateur des Lois de la Nature n'avait pas à se présenter. Ils appelèrent ce savoir "**Science**" et durent se battre jusqu'à parfois risquer leur vie pour n'avoir à rendre de comptes ni à la religion, ni aux pouvoirs politiques.

Ils " découvrirent "**LA vérité** et mirent au point une méthode pour l'appréhender : simplifier (un peu) les choses, les découper en petits morceaux et les épurer. Les traces de l'élaboration furent alors soit occultées soit magnifiées comme étant **LA méthode**. La réalité construite dans les laboratoires fut présentée comme existant purement et simplement " en soi ".

Le réel était inventé !

Cependant, il fallait aussi qu'il ait une certaine allure et une certaine forme ce Réel, et il fallait qu'on puisse en découvrir les secrets et que ceux-ci obéissent à des lois afin de prédire et finalement contrôler la réalité. Ils construisirent beaucoup de cartes, de représentations mentales qui permettent des actions, mais les confondirent avec le territoire. Ces hommes-là semblaient ne pas savoir qu'une carte routière nous permet en effet de voyager, mais qu'elle n'est pas le pays de notre voyage ! Ensuite, les scientifiques accédèrent à la fonction autrefois assumée par les prêtres et les chamans : celle de garantir les relations au réel. Ils en possédèrent le langage, celui des mathématiques, et en comprirent le fonctionnement. Ils vécurent une grande histoire d'amour avec la " causalité ", et comprirent qu'elle se situe dans le temps, dans l'*avant*...

Une belle histoire ! Cependant...

Même si la théorie de la relativité et la mécanique quantique ont radicalement modifié ce " conte ", le changement n'a pas atteint le grand public : *" Ainsi, la plupart des gens voient encore aujourd'hui le monde comme les scientifiques du XVII^{ème} siècle le voyaient ; ils pensent que l'objectivité existe et que l'on peut connaître la réalité "*⁵⁴.

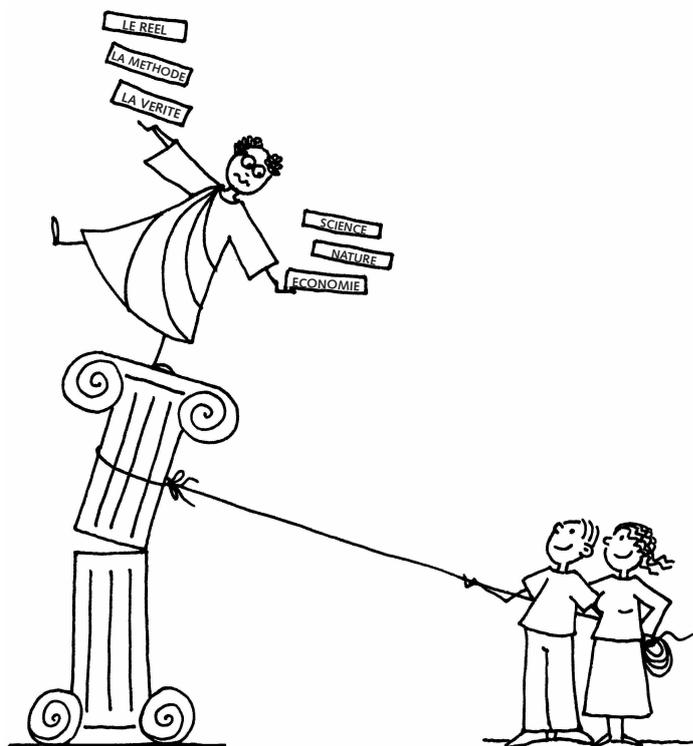
Nous vivons donc encore dans une culture de l'icône, et **nous croyons que, parmi les diverses " représentations " du monde**, qu'elles soient philosophiques, sociales, politiques, ou scientifiques, **certaines théories ou idéologies le reflètent plus justement que d'autres.... Et nous oublions que ce sont nos théories qui construisent le monde !**

⁵³ Les sept savoirs, p 32.

⁵⁴ Lynn Segal Le rêve de la réalité, p 33.

La systémique invite à restaurer le lien, la boucle qui relie l'observateur au système observé et à remettre en évidence que les propriétés du " système observant " déterminent le domaine des observations possibles. C'est le système laboratoire, ingénieur, éprouvette, théories, contexte économique et politique, qui construit un certain type de "vérités". Les observations issues de ce système le décrivent plus qu'elles ne décrivent un "réel". Nous rencontrons nos propres constructions. Dès lors, il semble plus légitime de considérer que nous inventons des clés - des théories - pour ouvrir des serrures - le réel -, mais que nous ne pouvons le "connaître" de façon objective. Il ne s'agit plus de croire que l'on peut connaître la serrure en la démontant, il s'agit de chercher les clés qui puissent la faire fonctionner. C'est-à-dire quitter l'idée que la vérité réside dans une ressemblance ou correspondance avec la réalité, pour l'idée d'une connaissance permettant de se mouvoir efficacement au sein de cette réalité et d'avoir prise sur elle : cela fonctionne, cela permet de réussir une action.

Ainsi, les mots, les concepts, le langage sont des façons utiles de découper un " réel " mouvant et insaisissable. Une théorie scientifique prouvée est un moyen efficace d'atteindre un but que nous avons choisi. L'invention des " clés " qui résolvent nos problèmes, nous apprennent quelque chose sur les clés, mais non sur les serrures.



Pourquoi ce détour un peu ardu ? " **Décoloniser notre imaginaire** ", dans ce contexte, **suppose d'affronter** quelques-uns de nos démons... et l'un de ceux-ci ne serait-il pas **notre certitude de posséder la seule et unique vérité** ?

A trop présenter l'éthique et la politique comme des luxes latéraux à la marche majestueuse et inéluctable de la science et du progrès, nous les avons réduites à néant : l'éthique et la politique se sont soumises à la logique du progrès.

Sous le label de la science, **l'économie nous sert aujourd'hui de politique et de morale.**⁵⁵

Mais alors, sans ces socles solides de la Science, du Réel objectif et des " lois de la Nature ", sans nos inventions réifiées⁵⁶ que sont l'Economie, la Religion, l'Homme ou la Nature, **comment proposer un chemin de reconstruction ?**

⁵⁵ Voir aussi à ce propos : Thierry Melchior, *100 mots pour ne pas aller de mal en Psy*, Les empêcheurs de tourner en rond, Seuil, 2003.

⁵⁶ Réification : opération mentale, attitude consistant à transformer une abstraction en une réalité matérielle, en un objet concret de la réalité externe.

B. La restauration de la boucle action - savoir - politique & éthique

Il nous faut **agir pour savoir**. C'est ce que certains appellent le **stade injonctif** : "fais ceci, mets dans une éprouvette du machin chose, porte-le à telle température, ajoutes-y ceci ou cela". Ou encore : "mesure le poids de telle chose, ajoutes-y le poids de telle autre". Ou encore : "fais la somme de tous les échanges monétaires réalisés dans telles circonstances, durant tel laps de temps" ...

Le fait d'effectuer **ce genre d'opérations nous permet d'envisager des " réalités " complexes** comme le Produit Intérieur Brut d'un pays, ou de construire des locomotives. Ces créations engendrent en retour de nouvelles connaissances. Ainsi, la construction, la manipulation et l'observation de la locomotive ou du PIB nous apportent de nouveaux éléments.

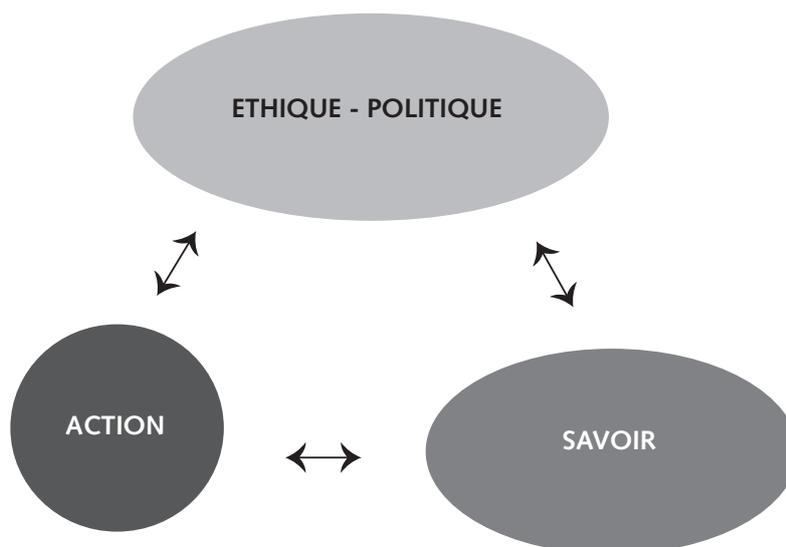
Cependant, dans cette suite d'actions, la **référence aux valeurs, à l'éthique, peut être occultée**, et la locomotive ou le PIB se mettent à parler " tout seuls " : leur parole devient mythique, sacrée, parole de pouvoir, parole de vérité. Et si l'injonction de départ avait été différente ? Par exemple : "promènes-toi trois heures par jour et note le nombre de sourires radieux que tu croiras, note également les endroits où tu les croises".

Nos conclusions seraient-elles différentes ?

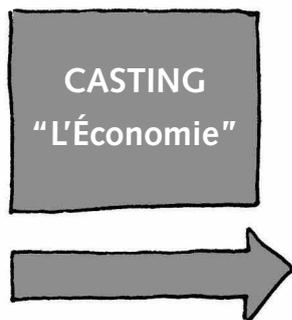
Cet exercice scientifique viserait à établir des normes précises de... Bonheur National Brut⁵⁷ !

Dès lors, il nous faut nous demander qui donne l'injonction de départ engendrant la boucle Action-Savoir ? Ou alors, il n'y a peut-être personne aux commandes et la décision est mise hors débat de société. Ainsi, dans le système néolibéral, la logique du Progrès devient interne, avance toute seule et échappe aux choix politiques. Comme dit l'adage, "on n'arrête pas le progrès" ! Nous avons cru échapper aux mythes, mais nous nous sommes noyés en leur sein...

Les valeurs, **les choix éthiques et politiques sont occultés, alors qu'ils font partie de la boucle agir - savoir**. Autrement dit, qui décide quoi et pourquoi ? Et à quoi sert ce que nous faisons ?



⁵⁷ Le Bonheur National Brut (BNB) est un indice qui existe réellement. Il tente de définir le niveau de vie en des termes plus psychologiques et holistiques que le Produit National Brut. Il a été préconisé par le roi du Bhoutan en 1972 et intègre des notions spirituelles bouddhistes, le respect de l'environnement, des facteurs sociaux, etc.



Si nous ne voulons plus nous référer à une connaissance objective, à une Vérité, fut-elle scientifique, la question devient : **quels seront les effets de ce que nous créons** ? A une pensée de l'**amont**, des origines, de la cause, la proposition est de répondre par une pensée de l'**aval** : que permettent nos créations ? Et qu'empêchent-elles ? C'est ce que Bateson tentait d'élaborer quand il parlait d'une " écologie de l'esprit ". Comment les idées tiennent ensemble ? Quels " effets " ont-elles sur nous, sur notre capacité à vivre ensemble, sur la nature dont nous faisons partie ?

Aujourd'hui le **péril environnemental nous enjoint de penser l'écologie de nos créations**, c'est-à-dire réfléchir à comment nos " créations " interagissent et surtout ce qu'elles produisent elles-mêmes (aval).

On peut dire ainsi que la question politique et le débat de valeurs sont aujourd'hui dissimulés dans le mixer, le vélo ou la centrale nucléaire, car il n'y a pas d'objet technique " neutre ". Chaque objet oriente notre vie et crée sans doute un certain confort, mais comporte cependant ses effets pervers. **Le progrès est ambivalent et ses effets néfastes sont inséparables de ses effets positifs**⁵⁸.

Par ailleurs, et c'est lié à cette conception du progrès, ce qui est présenté aujourd'hui comme **science économique** par certains a été conçu comme si cela n'impliquait pas un ordre politique, ne supposait pas une organisation sociale et ne procédait pas de certaines croyances.

L'économie avec un grand "E", ça n'existe pas, disait Bateson, et, dans cette perspective, le courant postmoderne s'inscrit en faux contre une pensée dominante qui tend à affirmer qu'une économie existe " en soi ". Cette même pensée qui prétend que l'économie est un fait naturel et non culturel, et que, comme il nous faut suivre les " lois de la Nature ", il nous faut nous soumettre aux lois de l'économie... Pour les auteurs postmodernes cependant, rien n'est " hors culture ". Chaque peuple ou groupe humain crée son monde et pose ses choix dans cette boucle action - savoir - éthique & politique.

⁵⁸ Voir à ce sujet, Jacques Ellul, *Le bluff technologique*, Hachette, 1988, p. 89 et suivantes.

C. Nous

Qui est "nous" dans ce récit ? Où se situe-t-il ? "Nous" camoufle bien sûr plusieurs "je", qui écrivent ces lignes, et qui sont eux-mêmes les éléments d'un mouvement qui doit ses pensées à Bateson, Illich, Rilke, Latouche ou Singleton ; ces "je" à qui il faudrait des pages pour décrire leur famille de pensées; ces "je" inscrits eux-mêmes dans différents groupes d'actions et d'engagements.

"Je", "nous" souhaitons **inviter à construire l'esquisse d'une critique radicale du système et à participer à l'émergence d'un nouvel imaginaire**. En mettant en évidence les liens entre notre assiette et le monde, en tentant de révéler un système avec sa logique, ses règles, ses paradigmes, ses mythes et ses "valeurs".

Si notre société, ici et maintenant, est en " crise de valeurs ", si les significations qui la tiennent ensemble s'effritent et chancèlent, quel nouvel imaginaire social voulons-nous promouvoir ? De quelles valeurs nous réclamons-nous ? De quelles valeurs nous inspirons-nous ? Dans nos démarches éducatives, comment partageons-nous, comment faisons-nous vivre ces valeurs ?

Nous pouvons choisir d'autres fondements pour " construire " du sens et affirmer notre préoccupation pour des valeurs telles que la solidarité, le respect de la vie ou la simplicité. C'est peut-être, comme le disait Gandhi, l'idée de : " vivre simplement pour que d'autres puissent simplement vivre ".

D. Pour un nouvel imaginaire social

Le terme d'imaginaire social, utilisé par Castoriadis, aborde l'aspect à la fois global, central et structurant d'une société ou d'une culture, ce qui lui donne son identité. Les systémiciens ont abordé ce thème sous l'angle du mythe fondateur.

" Ainsi, une société est plus qu'un contexte : c'est un tout organisateur "59.

Cet imaginaire social actuel a construit un monde " casino ". Nous fonçons parce que " plus égale mieux ". Et "plus", c'est être plus riche, plus beau, plus puissant. Mythe d'un être de Raison, maître de l'univers. Mythe du moi qui gère et qui exploite.

" L'imaginaire ambiant est celui de l'individu qui gagne le plus possible et qui jouit le plus possible "60.

Si une éducation est "une absorption de la culture par l'individu au fur et à mesure qu'il grandit", comme l'affirme Castoriadis⁶¹, comment " ramer à contre-courant " ? Comment ne pas se sentir écrasé devant cette tâche de reconstruction ?

⁵⁹ Edgar Morin, *les sept savoirs*, p 37.

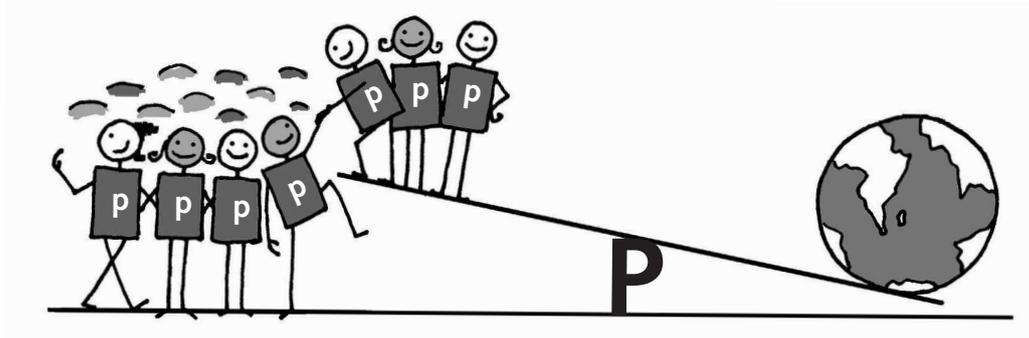
⁶⁰ Castoriadis, *La montée de l'insignifiance*, p 157. Voir aussi Petrella " *l'imaginaire qui domine n'est pas politique, il est économique. Il tient en deux mots : être riche. Voici le rêve d'aujourd'hui.* ". In *Pour un nouvel imaginaire politique*, p 50.

⁶¹ *Une société de la dérive*, p 61.

Projets grand "P" ou projets petit "p"?

"Il ne s'agit pas de préparer à un avenir meilleur, mais de vivre autrement le présent."
François Partant

*" Il ne peut y avoir de projets sans Projet.
Tout projet ponctuel et précis fait écho à un choix de société "*⁶².
Michael Singleton



Projets grand "P" ou projets petit "p"? (...) Il ne peut y avoir de projets sans Projet.

Michael Singleton nous propose la réflexion suivante : il n'y a pas de petit projet (préparer un repas au sein de la classe, ouvrir un magasin d'école, proposer un jeu) sans référence à un Projet global, à un Projet de société.

Ce Projet est *" un tout qui se structure à partir de projets, mais qui les investit de sens – à la fois d'intentions et d'orientations... "*⁶³. Un Projet social est un imaginaire qui surdétermine les autres.

Mais nous, avec, malgré et grâce à nos " militances ciblées ", à quel Projet nous référons-nous ?
Quel nouvel imaginaire espérons-nous fonder ?

De vastes mouvements émergent partout dans le monde et dessinent les prémisses d'un nouvel imaginaire nourri de l'idée d'une Terre unique, vaisseau d'une humanité multiple, d'un nouveau rapport à la Nature; un imaginaire construit autour du questionnement du mythe du développement et de l'émergence d'un foisonnement d'alternatives, un imaginaire fondé sur la relocalisation de l'économie et la mise en question des concepts de richesse et de pauvreté.

De ces imaginaires de résistances, de cette multiplicité des luttes organisées en réseaux, émerge une sorte de " contre-pouvoir ". Un renouveau de la vie politique s'ébauche au sein d'organisations citoyennes et de mouvements sociaux comme les ONG, les mouvements féministes, les mouvements altermondialistes... Ces pratiques alternatives ne conduisent pas au remplacement des fonctionnements de la démocratie participative, mais viennent les compléter et les revivifier. A la marchandisation de la vie répond un nouveau rêve de " bien commun ", de don-contre don, d'un nouvel art de vivre frugalement.

⁶² Michael Singleton, *Critique de l'ethnocentrisme*. Paragon, p 36 à 69.

⁶³ Michael Singleton, *ibidem*.

E. Une pédagogie de la responsabilité

Les impasses écologiques et sociales auxquelles nous sommes confrontés nous imposent de chercher " à faire autre chose " plutôt que de faire toujours " plus de la même chose " .

Reconstruire une boucle vertueuse : Pensée-Action-Valeurs, en partant, comme le propose Thierry Melchior, **d'une " écosophie "** : une pensée qui, débarrassée de l'idée de " vérité " absolue, prendrait d'abord en considération " *les interactions de nos croyances, de nos discours, avec nous- mêmes, avec autrui et avec le monde, en rupture avec la tradition occidentale qui a été infiniment plus préoccupée de la vérité de ses systèmes de pensées que de leurs effets* " ⁶⁴.

C'est à une véritable " **écologie de la pensée** " que nous sommes invités et donc à " **revisiter** " **les socles que sont le progrès constant, la technique et la science, la conception** " **plus = mieux** " , **l'individualisme**, etc.

Hans Jonas considère comme " une erreur anthropologique " notre obsession de la réalisation projetée dans l'avenir selon le principe du toujours plus, toujours mieux... ⁶⁵ Cette obsession correspond à un projet infini dans un monde fini !

Heinz Von Foerster nous indique avec sa clarté mathématique que **la vie est un jeu à somme non nulle** : tous les participants gagnent ou tous perdent. Son impératif moral est donc : " X va mieux quand Y va mieux " et son impératif éthique est : " agis toujours de manière à augmenter le nombre de choix possibles " .

" La multiplicité des choix garantissant qu'un système est adaptable et, en ce qui concerne les êtres humains, qu'il est sain " ⁶⁶.

C'est donc à créer des liens que nous devons œuvrer : non seulement des liens **de solidarité entre les humains, leur environnement** et plus globalement la planète, mais aussi des liens **entre nos constructions conceptuelles et leurs effets** : liens avec le vivant, tendresse pour la vie et ses manifestations.

La " décolonisation de nos imaginaires " , pour reprendre la belle formule utilisée par Serge Latouche, est l'œuvre de tous ceux, hommes, femmes et collectifs, qui replacent la solidarité et la responsabilité au cœur de leur mode de vie, de pensée et de leurs actions. Cela, non dans la perspective d'un monde unique homogénéisé, mais de mondes multiples, variés, en constant mouvement, inventant des " arts de vivre " comme défis politiques.

Ces sociétés de sobriété, de frugalité joyeuse, de créativité plutôt que de consommation, de " liens plutôt que des biens " , de " ré-enchantement du réel " sont en marche, tant au Sud qu'au Nord. Depuis les combats de Vandana Shiva aux coopératives de Kinshasa, depuis nos SEL ⁶⁷, nos habitats groupés, l'engagement généreux et solidaire de tant de gens au sein d'asbl et d'ONG, depuis les indigènes du Chiapas aux collectifs d'actions pour la sauvegarde de la vie, de Kokopelli à Oxfam, le cri pour la vie solidaire existe et se répand...

⁶⁴ Thierry Melchior, *100 mots pour ne pas aller de mal en psy*.

⁶⁵ Hans Jonas, *Le principe de responsabilité*, Flammarion, 2000.

⁶⁶ Lynn Segal, *Le rêve de la Réalité*, Seuil, p 22 et 23.

⁶⁷ Systèmes d'échanges locaux.

F. Les impasses comme opportunité de changement

"... d'une somme de risques disséminés, nous sommes passés au risque systémique"
Jean-Paul Besset⁶⁸

L'impasse environnementale et sociétale

*" Désormais aucun être raisonnable ne peut douter
que le monde de demain sera radicalement différent, et cela de gré ou de force.
Si c'est de force, des tragédies massives nous attendent.
Aucune démocratie, aucun projet social, aucune économie, ne pourra résister
à la combinaison de l'épuisement des ressources naturelles,
des convulsions climatiques et de la pauvreté. "*
Nicolas Hulot

Les **règles du jeu**, telles qu'elles sont définies aujourd'hui, semblent augmenter le fossé riches-pauvres. L'observation et les données actuelles en effet montrent que l'écart n'en finit pas de creuser.

Appropriation privative des biens et des services, critère de demande solvable, critère du profit, règle de concurrence, institutions reflétant les inégalités du pouvoir, politiques reflétant les inégalités, exigence de croissance, désirs créés pour accumuler des profits⁶⁹. Ces **règles du système** se dissimulent derrière de beaux discours mais ne cessent de révéler **leurs effets** :

Quelques faits :

- 20% de la population de la planète s'approprie les 80% des "richesses".
- 850 millions de personnes souffrent de malnutrition.
- Le clivage riches-pauvres s'agrandit.
- En 2000, près d'un milliard de citadins (plus de la moitié de la population citadine du Sud) "habite" dans des bidonvilles ou des taudis.
- En 2004, l'Unicef annonce que la moitié des enfants de la planète - soit plus d'un milliard de jeunes êtres humains - souffre de privations extrêmes.
- Les changements climatiques et la dégradation de l'environnement menacent maintenant la survie des populations rurales⁷⁰.
- En France, en 2007, le nombre de Sans Domicile Fixe recensé est de 100.000 personnes.

Les **aspects systémiques des impasses environnementales et sociétales** sont particulièrement bien énoncés par Pierre Rabhi⁷¹:

" Avec la domination technoscientifique productiviste, des paramètres nouveaux se sont imposés avec un caractère totalitaire. En voici quelques uns :

- 1 - *Nous avons, pour la première fois de notre histoire, la capacité de nous éradiquer nous-mêmes, c'est-à-dire qu'un holocauste planétaire est tout à fait possible.*
- 2 - *La civilisation dominante repose, presque intégralement, sur l'énergie pétrole, ce qui en fait la civilisation la plus fragile et vulnérable de toute l'histoire.*
- 3 - *L'idéologie de la productivité, du toujours plus indéfini, de la dictature financière, dispose en même temps des moyens terrifiants de cloner, de standardiser les esprits et les comportements à sa convenance, à l'échelle de toute la planète. L'hégémonie s'exerce au cœur même de la psyché individuelle et collective.*
- 4 - *L'ensemble de la biosphère est affecté et meurtri par les substances, les miasmes toxiques et la brutalité mécanique.*
- 5 - *Jamais les biens vitaux, que sont la terre nourricière, l'eau, la biodiversité, héritages communs garants de la survie, n'ont été aussi dégradés, dissipés.*

⁶⁸ Comment ne plus être progressiste sans être réactionnaire, Fayard, 2005.

⁶⁹ Comélieau, *La croissance ou le progrès*, Seuil, 2006, p 90 et suivantes.

⁷⁰ Besset, p 104, voir aussi *Les paysans sont de retour*, de Silvia Pérez-Vitoria.

⁷¹ Voir la préface qu'il a écrite pour Pierre Gevaert, *Alerte aux vivants – Pour une renaissance agraire*, Rurales, 2005.

6 - *Jamais la paysannerie mondiale n'a été aussi dépréciée, exploitée, décimée, laissée pour compte, alors qu'elle représente la catégorie la plus indispensable à la survie de tous.*

7 - *Jamais l'argent, qui est pourtant une invention pratique pour réguler les nécessités, n'a autant outrepassé son rôle et permis à l'avidité humaine et à la volonté de puissance une extension indéfinie.*

8 - *Jamais l'économie, dont le noble rôle est de générer du bien-être équitablement partagé, n'a créé autant de misère et de disparités entre les peuples.*

Ces constats mettent en évidence la faillite de l'imaginaire et de l'intelligence humaine, qui a organisé le monde selon un système duel et meurtrier, fragmentant une réalité unitaire et interactive.

Qu'est-ce que changer et que changer ?

Si nous suivons les argumentations précédentes, on est forcé de constater que le bricolage n'est plus possible. De développement "durable" en écodéveloppement, de développement humain en développement autocentré, d'ajustements structurels en grands programmes de "lutte" contre la pauvreté ou contre la malnutrition, les choses empirent. Les systèmes humains sont en effet enclins à faire "plus de la même chose", avant de comprendre qu'il faut faire "autre chose".

Faire plus de la même chose : changement de type 1

On modifie, on apporte des corrections au sein même du fonctionnement du système. On améliore, on tempère certaines interactions. Les processus sont principalement les rétroactions positives et négatives : ainsi le changement 1 maintient l'équilibre final du système. " Plus ça change, plus ça reste la même chose ".



Faire autre chose : changement de type 2

Les changements peuvent aussi être des modifications radicales, des changements d'état d'un système en rupture d'équilibre. Ainsi, une prairie est une prairie grâce à un ensemble très complexe de rétroactions internes au sein des ses composants minéraux, végétaux et animaux. Mais il se peut qu'un saut qualitatif survienne et que la prairie devienne forêt : elle passe à un autre type d'interaction stable.

En cas de difficulté dans un système humain, les systémiciens relèvent que la 1^{ère} tendance est de " faire plus de la même chose ", alors qu'il faudrait faire " autre chose ". Autrement dit ne plus œuvrer **dans** le système, mais **sur** le système. Une des perspectives possible est alors de **revisiter nos fondements identitaires**. En ce sens, c'est à une cure mythique que nous sommes invités, afin de ré-explore non seulement les prémices mêmes de la narration fondatrice du système⁷², mais également l'inscription de ce mythe dans le quotidien par nos rituels.



Explorer les fondements

Mythes et rites forment un modèle, un tout "autoréférentiel". Des rites, comme la promenade éblouie au Temple du Supermarché, renvoient au Mythe du progrès et de la technologie qui crée la richesse et l'abondance, et par là-même procure le bonheur. Ce tout, rites et mythes, forme un " grand absolu "⁷³.

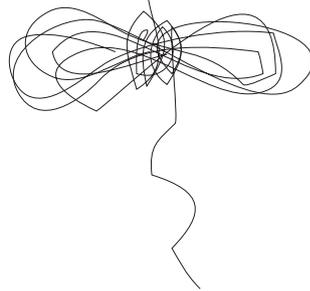
⁷² Voir notamment Neuburger.

⁷³ Voir Philippe Caillé, *Un et un font trois*, ESF.

Face aux impasses environnementales et sociales, face à la panne de rêve qui semble frapper bon nombre de nos contemporains, et face à une "pensée unique" largement dominante, comment questionner ce "grand absolu" aujourd'hui ? De nombreux auteurs, en relevant la profonde identité entre le communisme historique et le capitalisme, nous proposent d'explorer les fondements communs à ces deux modèles. En effet, la divergence entre les deux systèmes a porté surtout sur la redistribution, le rôle de l'état, la propriété des moyens de production. Cependant, la foi en la technique libératrice, le progrès matériel et la maîtrise de la Nature par l'Homme leur était commune. Ce grand rêve, décliné en deux versions, a structuré l'occidentalisation du monde. C'est à ce rêve, à ses résultats et ses impasses, que nous sommes confrontés aujourd'hui.

Toutefois, on peut aussi considérer ces impasses comme une merveilleuse opportunité de changement qui nous invite à sortir du cadre et à revisiter nos certitudes !

Tout un mouvement, qualifié de "postmoderne"⁷⁴ ou de "l'après-développement" propose dès lors de revoir, de requestionner les fondements même du système et pour cela de réinterroger ses conceptions maîtresses, ses règles et ses mythes fondateurs.



⁷⁴ Post-moderne : attitude renonçant à l'idée d'une maîtrise de la Nature (du Réel) et réinstaurant la place du concepteur - narrateur comme créatrice.

4. Mythes : quelles histoires nous racontons-nous ?

“ Le progrès est tout au plus une forme, et même probablement beaucoup moins que cela, à savoir un cliché ou un slogan, mais sûrement pas un contenu ”

Karl Kraus⁷⁵

“ Les objets de la recherche scientifique, précisément à propos du développement et de la pauvreté, n'existent pas indépendamment de la manière dont les scientifiques les conçoivent et les décrivent. Ce que nous savons de ces objets est construit par le discours. Cela signifie qu'on ne peut comprendre les problèmes sociaux sans examiner simultanément les discours qui les concernent ”

Lakshman Yapa⁷⁶

Dans ses discours et dans ses symboles, notre époque se présente comme l'ère de toutes les émancipations. Le mode de production industriel et les macros systèmes techniques qui en sont issus se justifient comme faits de la nature, inscrits de tous temps dans l'ordre des choses, et se légitiment comme moteurs d'une histoire émancipatrice. Les dysfonctionnements et les aspérités sont occultés dans ce qui s'apparente à un récit mythologique, une construction sociologique au service de nouvelles hégémonies et rapports de pouvoir. Faut-il rappeler qu'un mythe est un récit symbolique, une narration qui touche aux désirs et aux besoins humains les plus fondamentaux, notamment le besoin de comprendre le sens du monde et de son existence. **Toutes les sociétés sont porteuses de mythes.** Les mythes nous disent quelque chose des valeurs, des conceptions, des croyances d'une société, de sa relation à son environnement et de sa relation aux autres peuples. Les sociétés ont tendance à ériger leurs propres mythes en dogmes et à les considérer comme universels.

A. Le développement

Dès 1750, avec le décollage de l'industrialisation britannique, le projet de développement prenait forme (origines implicites). Il faut attendre le **discours du Président américain Truman** en janvier 1949⁷⁷ pour entendre prononcer pour la première fois le terme **développement** (origines explicites). Ses connotations biologiques (développement d'un bourgeon) et sa vocation émancipatrice (progrès, épanouissement...) en feront un véritable succès. Qui donc ne voudrait se développer, croître, s'épanouir ? Renoncer à cet extraordinaire programme relève de la pathologie mentale. Mais que recouvrent ces mots ? Qu'est devenu le développement "historiquement" ? C'est-à-dire au-delà des intentions ou pétitions de principes ?

“ Le développement est constitué d'un ensemble de pratiques parfois contradictoires en apparence qui, pour assurer la reproduction sociale, obligent à transformer et à détruire, de façon généralisée, le milieu naturel et les rapports sociaux en vue d'une production croissante de marchandises (biens et services) destinées, à travers l'échange, à la demande solvable ”

Gilbert Rist, Le développement, Histoire d'une croyance occidentale

Le développement implique donc le remplacement de savoir-faire usuels et des activités de subsistance par l'emploi et la production de marchandises ; il implique le monopole du travail rémunéré par rapport à toutes les autres formes de travail. Enfin, il induit une réorganisation de l'environnement telle **que l'espace et le temps, les ressources et les projets sont tout entier orientés vers la production et la consommation.**

⁷⁵ Cité par Jacques Bouveresse, Mouvements n°19 janvier-février 2002.

⁷⁶ Voir *Décoloniser l'imaginaire*, p 169.

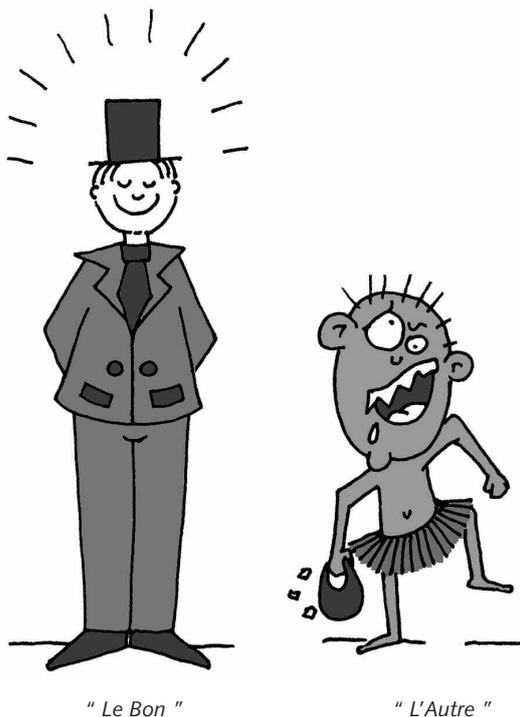
⁷⁷ En plein contexte de la Guerre froide, Harry Truman propose de mettre "l'avance scientifique et le progrès industriel des Etats-Unis au service de l'amélioration et de la croissance des régions sous-développées".

Le développement historique - pour de nombreux auteurs et notamment les tenants du courant de *l'après développement*⁷⁸ -, ne serait qu'une extension du système de marché à l'échelle de la planète. Son bilan, plus que mitigé, ramène le développement au rang de simple discours incantatoire, un élément d'une véritable religion moderne.

Au cœur du dispositif occidental, se trouve l'idée qu'il existe une histoire naturelle de l'humanité, c'est-à-dire que le "développement" des sociétés, des connaissances et de la richesse correspond à un principe naturel, autodynamique. Et l'Occident en serait le moteur.

La rencontre de l'Autre, du différent, s'articule, dès lors, non sur une rencontre "étonnée" (la "curiosité" comme principe de rencontre de l'Autre) mais autour d'une échelle d'évolution (l'Autre plus ou moins développé).

La notion de progrès et la mission universaliste de l'Occident sont ici centrales. Illich voit dans "le développement" l'avatar récent d'une **modalité de rencontre de l'autre** ayant subi quelques métamorphoses :



- 1- **L'étranger** dans l'Antiquité tardive : comme quelqu'un "à prendre en charge" et à sauver, l'Eglise comme mère.
- 2- **Le païen** : le non-baptisé, que la nature destine à devenir chrétien.
- 3- **L'infidèle** : suite à la rencontre des musulmans, le besoin d'être soumis et instruit.
- 4- **L'homme sauvage** depuis Christophe Colomb et pour la 1^{er} fois : l'étranger est défini en termes relevant de l'économie.
- 5- **L'indigène** : sauvage ayant des besoins.
- 6- **Les populations sous-développées** : réservoir de besoins et donc de profits élevés.

Les sociétés non-occidentales se trouvent ainsi privées à la fois de leur histoire singulière, mais aussi de leur culture.

⁷⁸ Mouvement également nommé postmodernisme

B. La croissance

Pseudonyme du progrès dont elle est la **manifestation tangible et quantifiée**, la croissance est le **symbole par excellence du discours économique contemporain**. Véritable signe de ralliement des hommes politiques, chefs d'entreprises, technocrates, économistes et financiers, la croissance est la pierre angulaire de nos sociétés industrialisées, l'indice de leur richesse. **L'accroissement de la production des biens est devenu le critère absolu de notre qualité de vie**. Par croissance, on entend généralement l'accroissement des seules activités donnant lieu à des transactions monétaires. Le regard économique ne s'intéresse qu'à ce qui est quantifiable. Il laisse ainsi en marge l'essentiel de la vie sociale et de l'économie domestique, constituées d'échanges non marchands, non monétaires.

Cette conception nous vient des pères fondateurs de l'économie politique. Pour Robert Malthus, la préoccupation principale était de fonder la nouvelle science économique sur des données "objectives", comparables, qui permettent aux Etats d'exhiber leurs richesses et de mesurer leur degré de "développement". Dans les sociétés paupérisées du début de l'ère industrielle, ces économistes fondateurs avaient de "bonnes" raisons de vénérer l'extension de la production industrielle, et d'en faire une fin en soi. Leur vision était fondée sur l'espoir d'un progrès technique soutenu permettant de satisfaire les besoins matériels de tous, avec un effet d'entraînement dans d'autres domaines : éducation, santé, citoyenneté, etc. Ils n'imaginaient cependant pas que l'extension des échanges monétaires et la logique tentaculaire du marché pourraient un jour se déployer aux dépens de la cohésion sociale ou de notre environnement naturel.

Après avoir joué un rôle intégrateur durant les Trente glorieuses⁷⁹ notamment, la croissance économique, assimilée au progrès, ne suffit plus aujourd'hui à structurer la société, ni à solidariser ses membres. **La montée des inégalités, des exclusions, le chômage, les déséquilibres environnementaux, nous font prendre conscience que le développement économique peut cohabiter avec la dégradation sociale ; la croissance, avec la détérioration du cadre de vie.**

A cela, les chantres de la croissance illimitée⁸⁰ répondront qu'une croissance économique continue est la condition pour résoudre tous les problèmes de la société. En français facile cela voudrait dire qu'il faudrait davantage de croissance pour résoudre les problèmes que pose la croissance notamment en matière d'environnement et d'aggravation des inégalités à l'échelle planétaire. De manière plus prosaïque et selon la vulgate ultralibérale, *il faut que les pays riches deviennent encore plus riches pour que les pays pauvres aient (peut-être) une chance de devenir un peu moins pauvres.*⁸¹

⁷⁹ Trente glorieuses : période de croissance soutenue au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Elle se caractérise par la reconstruction économique de l'Europe et le développement d'une société de consommation. Cette période se distingue aussi par le rôle prépondérant de l'Etat providence.

⁸⁰ L'idée de la croissance illimitée s'appuie sur la conviction que les besoins humains sont par essence illimités. L'Homme serait donc un éternel insatisfait se cherchant sans cesse de nouveaux besoins à combler. L'activité économique aura donc pour principale finalité de fournir les moyens illimités pour satisfaire ces besoins.

⁸¹ Bouveresse, opcit, p. 127.

C. Le progrès

La notion de progrès est généralement associée à l'émergence du monothéisme, et plus particulièrement à l'héritage judéo-chrétien. Cet héritage **rompt avec une conception cyclique du temps** propre aux religions polythéistes ou animistes. Il introduit une finalité au destin humain, tournée vers la perfectibilité. Dans les sociétés polythéistes, les dieux sont omniprésents et déterminent le destin de l'Homme. L'Homme n'a que peu d'emprise sur sa destinée. Le Judaïsme et le Christianisme placent Dieu en dehors de sa création, qu'il laisse évoluer librement. Au cœur du message chrétien, l'idée de rédemption renforce la vision évolutionniste du temps et du destin humain. Cette **conception axée sur l'élévation morale, spirituelle**, sera réinterprétée dans un sens plus matérialiste par la réforme Calviniste, qui fera de l'éthique du travail une assise et de la prospérité matérielle un signe de l'élection divine. La Renaissance et la philosophie des Lumières introduisent l'idée d'une rationalisation de l'histoire, grâce au concours de la technique et de la "Science". Le progrès des sciences et des connaissances devient le moteur de l'histoire collective. Et, **"la machine" apparaît comme un facteur essentiel de réalisation de l'homme**. Elle va contribuer à son plein épanouissement, en le libérant des lourdes tâches qui lui étaient infligées jusque là, et lui permettre de réaliser ses rêves (de puissance) loin des contraintes imposées jusque là par la nature⁸².

Le progrès est l'archétype par excellence du discours tautologique qui renvoie à une **mécanique autoalimentée, autoentretenu**. Le progrès crée lui-même les conditions de sa propre perpétuation, notamment en produisant des inconvénients et des dommages qu'un nouveau progrès peut seul permettre de surmonter.

D. La technique

La **consécration de la technique et de la science** a certes contribué à l'amélioration des conditions de vie d'une grande partie de l'humanité (confort matériel, santé, culture) mais, elle a aussi débouché, au tournant du XX^{ème} siècle, sur ce que Jacques Neiryck appelle, *l'illusion de la technique*⁸³. L'illusion technique désigne le culte voué à la technique dans la société contemporaine, qui vit littéralement envoûtée par la croyance en son omnipotence. A chaque problème, politique, social, économique, spirituel, affectif ou culturel, **l'illusion technique propose - ou plutôt impose - une solution matérielle**. Peu importe que le moyen proposé soit hors proportion ou sans rapport avec le problème, car le but n'est pas vraiment de résoudre celui-ci mais de l'exorciser⁸⁴. Cela revient aussi à croire que le progrès technique signifie le progrès tout court de l'espèce humaine. La règle implicite à la base de la société industrielle voudrait d'ailleurs que tout acte techniquement réalisable, devienne par ce fait même souhaitable et légitime. Aussi la troisième révolution industrielle qui se vit sous nos yeux consacre largement l'invention de l'inutile : de multiples gadgets et béquilles technologiques sensés améliorer notre ordinaire.

Mais, **le système technique actuel ne fonctionne qu'au prix d'un gaspillage et d'une confiscation de ressources limitées d'une planète en sursis**, dans une logique d'échanges asymétriques dont une poignée de pays industrialisés sont les bénéficiaires.

Pour Jeremy Rifkin, *"notre rage à détruire l'environnement provient du caractère fini de celui-ci, qui nous rappelle de manière déplaisante notre condition de mortels. En gaspillant sans compter les ressources, nous posons un acte rituel qui symbolise notre capacité à vivre sans limites, d'être immortels"*⁸⁵. Le mythe du progrès, à la fois progrès de la technique et progrès par la technique, se serait développé en référence à cette aspiration.

⁸² Jacques Ellul, *Le Bluff technologique*, Paris Hachette, 1988.

⁸³ Jacques Neiryck, *La grande illusion de la technique*, Jouvence, Genève, 2006.

⁸⁴ Jacques Neiryck, p 43

⁸⁵ Cité par Neiryck, p 373-374

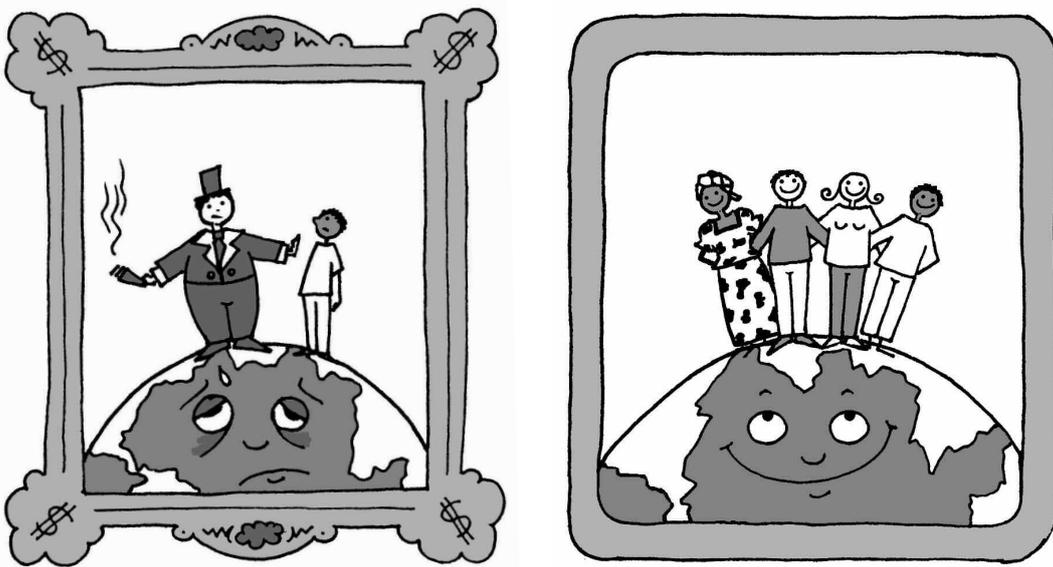
Il ne s'agit pas de renier la technique, ni de la condamner. On ne peut d'ailleurs arrêter l'évolution de la technique, cela est aussi impossible que d'arrêter le temps. Il s'agit d'**orienter son évolution** en choisissant les questions auxquelles on se propose de répondre par la technique.

E. En guise de conclusion...

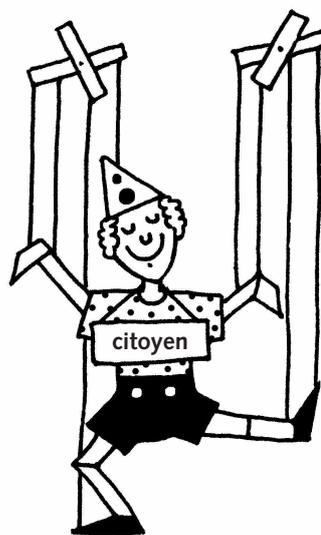
Un **risque "systémique" nécessite un changement de paradigme**. Notre projet de société se révèle non viable - le développement durable semblant être la même chose, mais "en un peu plus" - et l'étendre à la planète encore plus impossible. Rappelons qu'il faudrait 5 planètes pour généraliser le sacro-saint niveau de vie des Etasuniens. Mais si l'impasse "environnementale" est de plus en plus évidente, l'impasse sociale l'est tout autant.

C'est donc à un **changement radical de projet** que les auteurs nous invitent. Les pistes sont nombreuses et les appellations multiples. Un mouvement se rassemble autour du thème du "post-développement" pour le Sud et du thème de la "décroissance" pour le Nord. Ils constituent des appels à un **projet de société sobre, frugal, solidaire**, qui remet radicalement en question la mythologie et la religion occidentale du progrès et du "plus = mieux". Il s'agit de réintégrer techno-science, progrès et économie dans le débat démocratique, de ré-enchâsser l'économique dans le social pour ré-enchanter le monde.

Post-développement et décroissance nous proposent de "changer de cadre", de changer de paradigme. Nous sommes coincés, prisonniers de notre manière de penser, de poser des questions et d'essayer de les résoudre. Ces deux mouvements nous invitent à poser les questions "autrement", en termes écologiques, c'est-à-dire en tenant compte des liens, de la nature organisationnelle et auto-organisationnelle du vivant et des aspects dynamiques de nos concepts. Et si la pauvreté n'était pas le problème, mais bien la richesse ? Et si l'entreprise de massacre était en fait notre projet dit de "développement" ?



" Changer de cadre "



IV. L'alternative

Notre cheminement se prolonge dans l'action. Si nous reprenons le **thème de l'alimentation**, nous pouvons **concrétiser notre engagement** dans l'élaboration d'alternatives tant individuelles que collectives. Et s'il n'y a pas de réponse idéale, chaque projet singulier peut cependant s'articuler dans un " faisceau d'attentions ".

Les critères d'une " qualité système " sont multiples, et se déclinent en **quelques grands thèmes** :

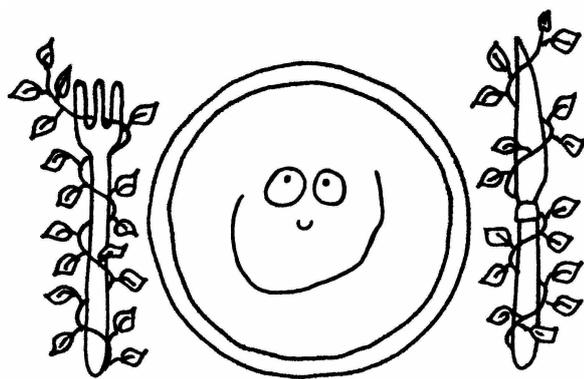
- une relocalisation de la production (produits locaux, de saison),
- un moindre appel aux solutions technologiques énergétivores (produits frais, naturels, nus),
- une production plus respectueuse des équilibres naturels (produits bios, agro - écologie),
- une production plus respectueuse des équilibres sociaux (commerce éthique, liens avec le producteur, groupements, AMAP).

Et enfin, une **modification du modèle de consommation et du modèle alimentaire** lui-même : moins de produits animaux, plus de végétaux frais, moins de graisse, plus de sucres lents comme les céréales complètes et les légumineuses, et beaucoup moins de sucres rapides.

1. Une assiette écologique⁸⁶

Des produits locaux

- Acheter des produits de sa région qui contiennent moins de résidus de pesticides chimiques et d'additifs alimentaires que les produits importés.
- Lire les indications concernant la provenance des produits.
- Changer le sucre importé par du miel ou sucre de betterave local.
- Participer à un groupement d'achats communs solidaires.
- Manger des fruits et légumes de saison.
- Aller au marché pour soutenir les maraîchers locaux.
- Faire ses achats chez les petits commerçants de son quartier.
- Se déplacer à vélo, à pied pour faire ses courses.
- Profiter de la saison des récoltes pour faire de la cueillette.
- Cultiver son potager, participer à un jardin collectif solidaire.
- Choisir des variétés de graines et de plants contribuant à la conservation de notre patrimoine alimentaire.



⁸⁶ D'après Laure Waridel, *L'envers de l'assiette*, Ecosociété, 2003

- Préparer des confitures, des conserves, des lacto-fermentations.
- Ecrire aux directions des hypermarchés pour demander que la provenance des aliments soit mieux indiquée.

Des produits naturels et frais

- Choisir de préférence des produits issus de l'agriculture biologique.
- Opter pour des aliments non génétiquement modifiés.
- Lire les étiquettes.
- Laver ses fruits et légumes. Eplucher ceux qui ne sont pas biologiques.
- Réduire sa consommation de viande et de produits d'origine animale et acheter de préférence du bio. En effet, les animaux étant situés en haut de la chaîne alimentaire, leur chair, leur lait ou leurs œufs sont plus susceptibles de contenir des résidus de pesticides et autres polluants.
- Remplacer la viande par l'association de céréales et de légumineuses.
- Eviter les aliments irradiés, contenant des additifs alimentaires.
- Favoriser les légumes et fruits de saison frais.
- Choisir des poissons bios ou certifiés par le label MSC.

Des produits nus

Eviter tous les emballages est idéal, mais peu facile. Cependant, nous pouvons adopter la pratique des **3R-V** :

1-Réduire :

- Choisir des aliments les moins emballés possibles.
- Privilégier les achats en vrac.
- Eviter les portions individuelles.
- Eviter la surconsommation et le gaspillage.
- Utiliser des sacs usagés, apporter ses propres sacs lorsqu'on fait ses courses.
- Mettre ses pique-niques dans des contenants réutilisables.
- Apporter sa tasse au travail.
- Eviter les restaurants où la nourriture est emballée dans des contenants jetables.
- Retourner les produits sur-emballés au PDG de la compagnie responsable

2-Réutiliser

- Choisir des contenants consignés ou à remplissages multiples.
- Conserver les contenants en plastique pour d'autres utilisations.
- Réutiliser les bocaux.
- Conserver les emballages de cadeaux et s'en servir plusieurs fois.

3-Recycler

- Choisir des produits recyclables.
- Favoriser les produits faits à partir de matériaux recyclés.
- Lire les étiquettes pour rechercher les logos certifiant le caractère recyclé du produit.
- Trier ses déchets.

Valoriser nos ressources.

- Composter ses déchets alimentaires.

Des produits équitables

- Pour les aliments qu'on ne trouve pas dans nos régions (thé, café, cacao...), acheter des produits issus du commerce équitable.
- Soutenir des producteurs locaux.
- Réduire ou ne pas acheter d'aliments commercialisés par de grosses compagnies multinationales.
- Diminuer sa consommation de viande, se fournir chez des éleveurs locaux.
- Éviter la viande du Brésil ou d'autres pays tropicaux. Leur production étant souvent liée à la destruction de la forêt tropicale.

Des produits issus de l'agriculture biologique

Les voies d'une agriculture écologiquement, économiquement et socialement durable devront s'inscrire dans une nouvelle logique de lien à la terre productive. La révolution verte a certes permis une grande augmentation de la productivité, mais avec des retombées environnementales catastrophiques : dégradation des sols, épuisement des ressources, consommation massive d'énergie fossile (jusqu'à 8 calories fossiles pour produire 1 calorie alimentaire), multiplication des zones irriguées et épuisement des nappes aquifères, pollutions par les pesticides et les herbicides... Cette industrialisation de l'agriculture a aussi déstabilisé les peuples et, dans le monde actuel, 850 millions de personnes ne disposent pas d'assez d'aliments ! Et parmi eux, 600 millions sont des agriculteurs ou des pêcheurs !

De nouveaux modèles d'agriculture s'inventent et certains auteurs élaborent le concept de " Révolution doublement verte " qui repose tant sur une nouvelle technologie proche de ce que nous appelons bio, que sur de nouvelles politiques agricoles⁸⁷. La notion d'agriculture biologique va donc bien au-delà d'une simple " absence " de pesticides et d'énergies solubles.

Au quotidien...

Une assiette écologique suppose une démarche politique et s'inscrit dans un projet de société. Des relais existent cependant aux niveaux national et international. La recherche d'une alimentation de qualité s'inscrit dans des mouvements de lutte et de rupture. Et l'invitation à construire ensemble un nouveau jeu de la ficelle, dans lequel notre ficelle ne dénoncerait plus des liens d'exploitation, de spoliation, de destruction, mais signifierait nos efforts de coopération, de respect et de don - contre don.

D'autres mondes sont possibles ! Nos groupements d'achats solidaires, nos jardins familiaux et collectifs, nos soutiens aux associations, nos pétitions, nos manifestations et toutes nos formes de résistance en sont les laboratoires...

*Le jeu de la ficelle
... au quotidien !*

⁸⁷ Voir à ce sujet le passionnant ouvrage de Michel Gripon, *Nourrir la planète*.

2. S'engager !

La seule prise de conscience des mécanismes du système qui nous englobe, sans l'implication des personnes dans des dynamiques de changement, laisserait intacte la réalité sociale que l'on récuse. L'imaginaire dominant, en conférant à l'économie et au consumérisme une position hégémonique, place le politique dans une dépendance inquiétante. **Construire de nouvelles façons d'agir, passe nécessairement par la réhabilitation du politique**, par sa relocalisation et par la réaffirmation de son autonomie à l'égard du système techno-marchand. Fondamentalement, cela implique aussi la conversion et l'investissement des pouvoirs publics dans le projet d'une société de sobriété responsable et de solidarité accrue avec le Sud.

Au niveau individuel...

Libérer l'imaginaire, agrandir l'espace de la pensée, se donner les moyens d'un positionnement éthique.

- Diversifier ses sources d'information⁸⁸ en s'ouvrant davantage aux médias indépendants, associatifs, du Nord et du Sud.
- Devenir coopérateur d'une ferme bio, soutenir les initiatives de producteurs locaux visant la promotion de modes de production ou de consommation alternatifs, axés sur la réappropriation des ressources et des connaissances : pratique de la polyculture de proximité, sélection et partage de semences, production de l'alimentation et de l'énergie au plus près de son lieu de consommation.
- S'impliquer comme volontaire dans des initiatives de promotion d'un commerce plus équitable entre le Nord et le Sud, dans des coopératives d'achat, dans des associations soutenant une agriculture familiale.
- S'impliquer comme volontaire dans un projet d'immersion culturelle et de solidarité Nord-Sud.
- Souscrire à un organisme bancaire privilégiant l'épargne solidaire, l'appui à des initiatives d'Economie sociale au Nord et/ou aux projets visant l'équité Nord-Sud.
- Devenir signataire d'une campagne d'ONG ou de réseaux associatifs défendant la souveraineté alimentaire et les agricultures familiales du Sud⁸⁹, la libéralisation des semences, l'agriculture bio...

Niveau des collectivités

Libérer la parole, investir les espaces institutionnels de participation.

En tant qu'entité démocratique la plus proche des citoyens, la commune est l'un des espaces privilégiés de concertation et d'articulation d'initiatives touchant au vécu immédiat des gens, à la gestion de notre environnement mais aussi à la solidarité entre les peuples. La commune dispose à cet effet de capacités réelles d'action à travers des compétences d'instances (échevinat et commission consultative) et des moyens (budget, administration) qui lui permettent de valoriser les expériences, la participation des associations et des citoyens à la base.

- Porter des revendications en faveur d'une gestion responsable des ressources et de l'énergie au niveau de sa commune.
- Porter des revendications en faveur d'une politique communale de coopération Nord-Sud active.
- Participer à la création, à l'animation d'une commission citoyenne locale.
- Mettre en place un cadre de réflexion sur la problématique de la relocalisation de l'économie.

⁸⁸ Pour une ouverture à quelques médias indépendants consulter notamment les sites de : www.indymédia.org, www.risal.collectifs.net, www.africultures.com

⁸⁹ Pour des pistes d'un engagement individuel ou collectif, voir dans la farde pédagogique, aux ressources, la liste des associations impliquées dans la réalisation du jeu de la ficelle et proposant une formule de volontariat. Pour les références sur la thématique de la souveraineté alimentaire, voir www.fian.be, www.viacampesina.org

- S'inscrire au Conseil consultatif Nord-Sud de sa commune ; le cas échéant, militer en faveur de la mise en place d'un Conseil consultatif Nord-Sud dans sa commune.
- Promouvoir l'intégration de l'éducation au développement, à la solidarité internationale et à l'environnement dans la démarche scolaire et parascolaire des écoles.
- Promouvoir la consommation responsable et la consommation des produits équitables au sein de l'administration communale et dans les cantines scolaires de sa commune.
- Militer pour l'intégration et l'application d'un budget participatif dans sa commune.
- Relayer, au niveau de sa commune, les différentes campagnes menées par les plates-formes⁹⁰ d'ONG ou d'associations en faveur de l'annulation de la dette des pays du Sud ou sur d'autres thèmes en liens avec la solidarité, des enjeux éthiques et l'écologie.
- Susciter des prises de position politique de la part de sa commune sur des enjeux politiques globaux comme les politiques de libéralisation prônées par l'OMC, l'annulation de la dette des pays du Sud ou l'exclusion de secteurs vitaux, tels l'eau, la santé, l'éducation ou les transports.



Niveau global

Déconstruire les pouvoirs du marché, renouer les solidarités

La dynamique des Forums Sociaux Mondiaux s'est affirmée au cours de cette décennie comme l'archétype du Réseau des réseaux pour porter à l'échelle globale, un travail collectif de contestation du système économique dominant, et de dévoilement de sa logique inégalitaire. Espace de croisement et de dialogue des luttes sociales, les Forums Sociaux Mondiaux (FSM) ont surtout contribué à la promotion d'une nouvelle culture du débat et de défense de valeurs humanistes menacées par la logique tentaculaire du marché.

- S'inscrire au Conseil d'un forum social local.
- Participer à une édition du FSM.
- Relayer les résolutions du FSM dans son réseau associatif.
- Participer au réseau de médias indépendants issus de la dynamique des FSM.

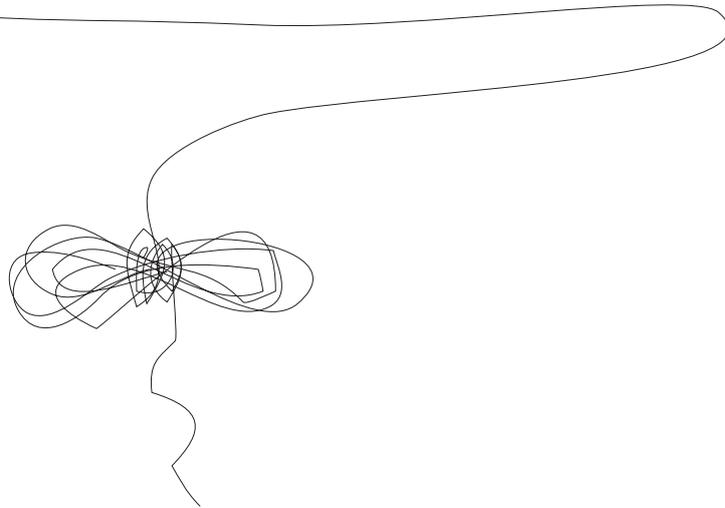
Les FSM sont la partie visible d'une société civile citoyenne, qui se structure progressivement à l'échelle de la planète. De ses premières émergences médiatiques à Seattle en 1999 – qui marquent le fiasco de l'Organisation Mondiale du Commerce –, en passant par les contre sommets du G8, la dynamique des Forums aura amorcé bien de remises en cause et forcé des agendas inattendus : le début de l'annulation de la dette de certains pays, les critiques de plus en plus fortes sur les profits indécentes des multinationales et de leurs patrons, l'agenda sur les chan-

⁹⁰ On peut rappeler pour exemple l'opération 11.11.11 portée par le Centre National de Coopération au Développement. Le CNCD regroupe une centaine d'ONG de développement et organisations sociales qui ont pour objectif un monde où des Etats de droit, suffisamment financés, coopèrent entre eux pour garantir la paix et le respect des droits fondamentaux de chacun.

gements climatiques, la biodiversité, le commerce équitable, la souveraineté alimentaire, les OGM, la démocratie participative, les délocalisations, etc.

A défaut d'avoir déjà imposé un autre monde possible, les FSM ont surtout démontré que le temps de l'impuissance citoyenne était révolu. La force de ce mouvement réside dans la diversité des voix qui le portent et dans la pluralité de ses propositions pour un autre monde fondé sur le "pluriversalisme⁹¹" d'inclusion. Ce néologisme emprunté à Serge Latouche, permet de penser le dépassement d'une vision souvent eurocentriste de l'histoire et des enjeux contemporains, en vue d'une approche intégrant les apports des autres sociétés de la planète.

Dans un monde en quête d'un rééquilibrage des relations de pouvoir, d'une refondation des relations entre les peuples et des liens qu'ils tissent avec leur " environnement ", il convient d'affirmer le droit de tous les Hommes à définir ensemble un avenir commun viable.



⁹¹ Serge Latouche, *L'occidentalisation du monde*, La Découverte, 2005.

V. Bibliographie

- Michel Bastien et Hervé Broquet, *Education démocratique, Education à la démocratie*, Petite bibliothèque de la Citoyenneté, 1999.
- Jean-Paul Besset, *Comment ne plus être progressiste sans devenir réactionnaire*, Fayard, 2005.
- Cornélius Castoriadis, *Une société à la dérive*, Seuil, 2005.
- Cornélius Castoriadis, *La montée de l'insignifiance*, Seuil, 1996.
- Christian Comélieu, *La croissance ou le progrès ?*, Seuil, 2006.
- "Décroissance et politique", in *Entropia*, n°1, automne 2006.
- *Défaire le développement, Refaire le monde*, Parangon, 2003.
- Isabelle Delforge, *Nourrir le monde ou l'agrobusiness*, Oxfam, 2000.
- *Développement durable ou décroissance sélective*, in *Mouvements*, n°41, sept.-oct. 2005.
- Jacques Ellul, *Le bluff technologique*, Hachette, 1988.
- Edouard Goldsmith, *Le tao de l'écologie*, Ed. du Rocher, 2002
- Michel Griffon, *Nourrir la planète*, Odile Jacob, 2006.
- Ivan Illich, *Œuvres complètes*, Volumes 1 et 2, Fayard, 2005.
- Serge Latouche, *Le pari de la décroissance*, Fayard, 2006.
- Serge Latouche, *L'occidentalisation du monde*, La découverte, 2005.
- Serge Latouche, *Décoloniser l'imaginaire*, Parangon, 2005.
- Serge Latouche, *La méga-machine*, La Découverte, 2004.
- Serge Latouche, *Survivre au développement*, Mille et une nuits, 2004.
- *Les conflits verts*, GRIP, Bruxelles, 1992.
- Marcel Mazoyer Laurence Roudart, *Histoire des agricultures du monde*, Seuil, 1997.
- Thierry Melchior, *100 mots pour ne pas aller de mal en psy, les empêchés de tourner en rond*, Le seuil, 2003.
- Erik Millstone et Tim Lang, *Atlas de l'alimentation dans le monde*, Ed. Autrement, 2003.
- Edgar Morin, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Seuil, 2000.
- Robert Nègre, *L'alimentation risque majeur - écologie systémique*, Ellipses, 1990.
- Jacques Neiryck, *La grande illusion de la technique*, Jouvence, 2006.
- Helena Norberg-Hodge, *Quand le développement crée la pauvreté*, Fayard, 2002.
- Bruno Parmentier, *Nourrir l'Humanité*, La découverte, 2007.
- François Partant, *Que la crise s'aggrave*, Ed. L'Aventurine, Coll. Parangon, Paris, 2002.
- Jean-Marie Pelt, *La solidarité chez les plantes, les animaux, les humains*, Fayard, 2004.
- Fabien Perucca et Gérard Pouradier, *Des poubelles dans nos assiettes*, Michel Lafon, 1996.
- Jean-Luc Porquet, *Jacques Ellul, l'homme qui avait presque tout prévu*, Ed. Le cherche midi, Coll. Documents, 2003.
- S. Rabourdin, *Les sociétés traditionnelles au secours des sociétés modernes*, Ed. Delachaux et Niestlé, Coll. Changer d'ère, Paris, 2005.
- Majid Rahnema, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Fayard, Coll. Actes Sud, 2003.
- Everett Reimer, *Besoins et institutions*, in revue *Esprit* n°387, décembre 1969.
- Nicolas Ridoux, *La décroissance pour tous*, Parangon, 2006.
- Gilbert Rist, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Presse de sciences po, 2001.
- Peter Russel, *La terre s'éveille*, Le souffle d'or, 1989.
- Wolfgang Sachs et G. Esteva, *Des ruines du développement*, Ecosociété, Montréal, 1996.
- Vandana Shiva, *Le terrorisme alimentaire*, Fayard, 2004.
- Michael Singleton, *Critique de l'ethnocentrisme*, Parangon, 2004.
- Laure Waridel, *L'envers de l'assiette*, Ecosociété 2003.
- Jean Ziegler, *L'empire de la honte*, Fayard, 2005.
- Jean Ziegler, *Les nouveaux maîtres du monde*, Fayard, 2002.

Bibliographie systémique

- Gregory BATESON, *Vers une écologie de l'esprit*, 1 et 2, Seuil, 1977.
- Gregory BATESON, *Une unité sacrée*, Seuil, 1996.
- Joël DE ROSNAY, *Le macroscope*, Seuil, 1975.
- Segal LYNN, *Le rêve de la réalité*, Seuil, 1986.
- Edgar MORIN, *Introduction à la pensée complexe*, ESF, 1990.
- Edgar MORIN, *Pour sortir du XXe siècle*, Nathan, 1981.
- Edgar MORIN, *Terre-Patrie*, Seuil, 1993.
- Robert NÈGRE, *L'alimentation risque majeur - écologie systémique*, Ellipses, 1990.
- Robert NEUBURGER, *Nouveaux couples*, Odile Jacob, 1997.
- Paul WATZLAWICK, *Une logique de la communication*, Seuil, 1972.
- Paul WATZLAWICK, *La réalité de la réalité*, Seuil, 1978.
- Paul WATZLAWICK, *Changements*, Seuil, 1988.
- Paul WATZLAWICK, *L'invention de la réalité*, Seuil, 1988.
- Ken Wilber, *Les trois yeux de la connaissance*, Le Rocher, 1983.
- J-J WITTEZAELE et Teresa GARCIA, *A la recherche de l'école de Palo Alto*, Seuil, 1992.
- Arlette YATCHINOVSKY, *L'approche systémique*, ESF, 1999.
- Cahiers critiques de thérapie familiale, *Constructivisme et constructionnisme social*, De Boeck Universités, 1998.

VI. Annexes

1. Quelques pas vers l'approche systémique

"Aujourd'hui, notre tâche la plus urgente est peut-être d'apprendre à penser autrement."

Gregory BATESON

Manières de penser...

Un vaste courant de pensée, aux limites imprécises, appelé "approche systémique" (parfois cybernétique ou constructivisme) nous propose moins un contenu spécifique de connaissances qu'une modification radicale de notre manière de penser "à l'occidentale". Démarche difficile, subtile, relevant d'un déclic plus que d'une accumulation de savoirs, rencontre foisonnante et créative de disciplines aussi variées que les mathématiques, la philosophie, l'anthropologie, la biologie ou la physique. Le courant systémique réinterroge les barrières entre ces disciplines et notre façon de nous représenter le réel.

La pensée linéaire : le paradigme réductionniste

Depuis quelques siècles, la pensée occidentale s'est organisée autour de quelques concepts bien spécifiques. Galilée avait introduit un mode particulier d'observation, l'expérience empirique : organiser une situation de manière telle que toutes les variables demeurent constantes à l'exception d'une. Répéter l'expérience à plusieurs reprises en modifiant à chaque fois cette variable, ensuite étudier les résultats ainsi obtenus. La méthode empirique et déductive était née. *"Le processus de mesure était la seule approche objectivement fiable de la structure de la nature, et les nombres ainsi obtenus constituèrent la clé de l'ordre naturel. Après 1600, l'humanité se trouva en possession d'une méthode d'étude systématique des aspects de la nature accessibles aux mesures. L'an 1600 marque la naissance de l'âge de la quantité"*⁹². Les nombres constituent depuis le langage de la science.

Descartes nous a appris à diviser les difficultés en autant de parties que nécessaire à leur entendement. Ainsi, en opposition à une pensée dogmatique, l'expérimentation, la mesure, l'analyse se sont développées. Nous avons appris ce que les épistémologues appellent la causalité linéaire nécessitante : c'est-à-dire à isoler un facteur A, à le distinguer comme cause de l'élément B. Et la recherche de cette cause doit se faire vers l'antécédent, vers la partie, vers le plus petit.

Avec les Lumières, la pensée et la matière sont définitivement séparées : la pensée elle-même léguée aux philosophes et la matière pure aux sciences objectives. Selon Edgar Morin, *"c'est un grand paradigme de disjonction, opposant science et philosophie, matérialisme et idéalisme-spiritualisme, fait et valeur, qui règne depuis le XVIII^{ème} siècle et son empire commence seulement à décliner. Et à l'intérieur des sciences, le paradigme régnant a enjoint de réduire le complexe au simple, le global à l'élémentaire, l'organisation à l'ordre, la qualité à la quantité, le multidimensionnel au formel, de découper les phénomènes en objets isolables de leur environnement et séparables du sujet qui les perçoit/conçoit"*⁹³.

⁹² Ken WILBER, *Les trois yeux de la connaissance*, Le Rocher, 1983, p 28

⁹³ Edgar Morin, *Pour sortir du XX^e siècle*, Nathan, 1981, p 74

Et si le réel est objectif, connaissable, contrôlable, tout devient une question de progrès : demain, nous saurons mieux qu'aujourd'hui. Le réel devient un objet non seulement susceptible d'être connu, mais aussi soumis à notre action. L'homme se met à construire des machines de plus en plus compliquées et à force d'en construire, se conçoit lui-même comme une machine prédictive, analysable, décomposable et séparable⁹⁴.

La pensée circulaire – modèle cybernétique

Dès les années 40, de nouvelles interrogations, portant sur la complexité non réductible⁹⁵, émanent d'horizons très variés. L'application aux sciences du vivant des modèles mécanistes - masse et énergie - des sciences de la matière est remise en cause. La pensée circulaire introduit dans les sciences du vivant les concepts d'information, d'homéostasie, de rétroaction⁹⁶ et de système. Le Système se définit comme *"un ensemble d'objets et les relations entre ces objets et entre leurs attributs; les objets sont les composants ou éléments du système, les attributs sont les propriétés des objets et les relations ce qui fait tenir ensemble le système"*⁹⁷.

Et il apparaît que l'application de ces concepts à l'équilibre d'une forêt, à l'organisation d'une famille, aux échanges économiques, permet non seulement de "comprendre" les choses autrement, mais d'intervenir différemment.

L'application des propriétés des systèmes ouverts bouleverse les conceptions. Un système est une totalité : il n'est ni un amas, ni la somme de ses parties. Il forme un tout cohérent et indivisible et une qualité émerge du système lui-même : ainsi, une famille représente plus que la somme des individus qui la composent, elle forme un tout. Une qualité émerge, naît du fait d'être ensemble.

Au sein des systèmes vivants, le modèle de la causalité linéaire devient celui de la causalité circulaire. En effet, dans les systèmes complexes, les mêmes conséquences peuvent avoir des origines diverses, et, de même, des effets différents peuvent avoir les mêmes causes : c'est la loi d'équifinalité.

Un système se conçoit également dans un milieu ou contexte. On peut subdiviser un système donné en sous-systèmes. Les systèmes organiques sont ouverts, ce qui veut dire qu'ils échangent avec leur milieu matière, énergie ou information. Cette distinction entre systèmes fermés et ouverts a permis d'aborder d'une manière nouvelle l'étude d'objets ou de situations que l'on essayait de comprendre comme systèmes fermés alors qu'ils échangeaient énergie ou information avec leur environnement.

Selon Arthur Koestler : *"un organisme vivant ou un groupe social n'est pas un agrégat de parties ni de processus élémentaires : c'est une hiérarchie intégrée de sous-totalités autonomes, lesquelles consistent en sous-totalités, etc. Ainsi, les unités fonctionnelles à chaque échelon de la hiérarchie sont-elles, pour ainsi dire, à double face : elles agissent comme totalités lorsqu'elles sont tournées vers le bas et comme parties lorsqu'elles sont tournées vers le haut"*⁹⁸.

Ajoutons que les systèmes hypercomplexes ont une finalité, ou, pour reprendre l'expression d'Edgar Morin, qu'ils sont finalisés : *"ils sont d'abord des systèmes à mémoire et à projets et ne peuvent s'expliquer sans faire référence à l'histoire"*⁹⁹. Ainsi par exemple, une cellule du corps humain peut être considérée comme un système inscrit dans un méta système. Cette cellule ne pourra pas être comprise indépendamment du corps, ni de son évolution, ni de la fonction qu'elle y remplit.

⁹⁴ Lynn Segal, *Le rêve de la réalité*, Seuil, 1986 – Voir aussi le concept de machines triviales de Von Foerster.

⁹⁵ Il faut, ici, signaler que cette pensée était vivante, mais marginalisée. Voir, par exemple, Goethe, *La métamorphose des plantes*, Triades, 1970

⁹⁶ En bref, si A est la cause de B, mais que B agit aussi sur A et si l'équilibre AB/BA se maintient, qu'est-ce qui va de A à B ? De la matière ? De l'énergie ?

⁹⁷ Paul Watzlawick, *Une logique de la communication*, Seuil, 1972, p 120

⁹⁸ Arthur Koestler, *Le cri d'Archimède*, Diderot, 1998

⁹⁹ Gérard Dondien, cité par Arlette Yatchinovsky, *L'approche systémique*, ESF

Seconde cybernétique – modèle constructiviste

La "première cybernétique" semble somme toute assez réductrice car elle reproduit en quelque sorte une vision "mécaniste" du monde, de la famille, des écosystèmes, etc. Son application au sein d'une certaine écologie participe à une vision réductionniste et machinique. Ainsi, d'après Wolfgang Sachs¹⁰⁰ : *" outre la notion d'intégration, le système est un des concepts clés utilisés pour exprimer les cohésions intégrales. Mais attention ! Le langage des systèmes n'est pas innocent : il déforme la perception de manière technique. Considérer un habitat comme un système, qu'il s'agisse de l'étang à l'orée de la forêt ou de la planète Terre, amène à tenter de fixer un minimum de composantes fondamentales et de démontrer leur interdépendance en rapports numériques. Dans le cas de l'étang, le système consistera en un ensemble fait d'énergie, de masse et de température ; dans le cas de la planète Terre, il se composera de la population, des ressources et de l'environnement. Le système réussit toujours à réduire une réalité complexe à une poignée de dimensions abstraites. Autrement, on ne saurait ni expliquer, ni prédire son comportement. Ce réductionnisme est inévitable ; le langage des systèmes purifie la réalité des spécificités locales, de la qualité et de l'originalité ; il est sensible à la particularité d'une situation. Bien plus, le langage de systèmes ne peut éviter de concevoir les entités sous l'angle du contrôle. Il est, depuis son origine, le langage des ingénieurs et des gestionnaires "*.

Deux facteurs importants viennent déstabiliser les représentations de la pensée circulaire : le facteur observateur et le facteur temps.

L'observateur est-il extérieur à l'observation, est-il objectif, est-il séparé de la réalité "en observation" ? Si, pour l'essentiel, la théorie des systèmes a permis de rendre compte et de modéliser la stabilité, comment aborder le changement, comment modéliser l'intervention d'un observateur ? Au sein de cette "seconde cybernétique", les frontières observateur/observé (Humberto Maturana), pensée/matière (Gregory Bateson), science/éthique (Heinz Von Foerster), consultant/consulté (Mony Elkaim) se sont renégociées et les instruments mêmes de pensée revus et corrigés. D'objet, le système, est devenu conception d'un observateur en vue d'une action. L'atteinte d'un réel objectif s'est évanouie au profit d'une construction, d'une modélisation. Il ne s'agit plus de croire que l'on peut connaître la serrure en la démontant, il s'agit de chercher les clés qui puissent la faire fonctionner. C'est-à-dire quitter l'idée que la vérité réside dans une ressemblance ou correspondance avec la réalité, pour l'idée d'une connaissance permettant de se mouvoir efficacement au sein de cette réalité et d'avoir prise sur elle. Cela fonctionne, cela permet de réussir une action.

La seconde cybernétique nous propose une redéfinition de tous nos concepts réifiés : pensée, conscience, intelligence, inconscient... L'éthique et l'écologie reviennent au centre de la démarche. Et la connaissance pure est remise en question au profit d'une trilogie interdépendante : savoir - action - éthique & politique. *"Le précepte systémique recentre l'individu sur son intention et sur l'enjeu de cette intention"*¹⁰¹.

L'approche mythique – modèle constructionniste

Une nouvelle logique, celle de l'auto-organisation, nous conduit à nous interroger sur l'identité même : la nôtre, celle de nos sociétés et de nos cultures. On peut voir un groupe vivant comme étant doté de capacités auto-organisatrices et auto-curatives, préservant ainsi son identité et celle de ses membres. L'identité sociale se fonde dans le mythe et se maintient par le monde des rituels, et tout groupe humain n'existerait qu'au travers de cette danse entre le pôle mythique et le pôle rituel.

Ce questionnement des mythes organisateurs et fondateurs que suppose notre interrogation des prémisses utilisées dans nos démarches constitue pour divers théoriciens une quatrième

¹⁰⁰ Wolfgang Sachs, Gustavo Esteva, *Les ruines du développement*, Ecosociété, 1996, p 52

¹⁰¹ Arlette Yatchinovsky, *L'approche systémique*, ESF, 1999

étape de la pensée. Pensée sacrée, esthétique, mythique, fondatrice, elle n'est plus de l'ordre causal mais de l'ordre du fondateur. Les travaux de Francisco Varela et Humberto Maturana ont déterminé cette conception lorsqu'ils ont proposé une théorie de la vie qu'ils ont nommée "autopoïésis". Ce concept considère que la vie s'autoproduit, s'auto-organise, qu'elle est "la capacité de maintenir une différence".

Dans l'approche mythique, le positionnement du concepteur du système est réévalué : il s'y ré-interprète comme participant d'un système culturel déterminé.

Un auteur décrit l'approche mythique comme suit : " *Le courant proposera dès lors une attention spéciale aux types de narrations auxquelles nous participons : ceci fonde l'idée d'une approche et d'une pensée "postmoderne", association d'une revendication éthique et d'une déconstruction des concepts de rationalité, d'objectivité et de progrès. La construction du monde par l'observateur n'est pas une construction intrinsèque à l'individu : elle s'inscrit dans le champ des relations sociales, à l'intérieur des différentes formes de relation* ¹⁰² ".

Et alors, l'approche systémique ?

Pour résumer, nous pourrions donc présenter l'approche systémique (qui englobe l'approche circulaire, la seconde cybernétique et l'approche mythique) comme supposant non seulement une "contextualisation" - toujours considérer un phénomène, un problème dans son contexte le plus large, en identifiant les boucles interactives fermées organisant ce système - mais aussi un questionnement sur les instruments utilisés lors de cette description. Ce second axe est une relecture de nos lectures, une réévaluation des concepts utilisés, une démarche d'appréciation de notre place d'observateur/intervenant au sein du système en observation. C'est une approche qui suppose mobilité et souplesse.

Une hypothèse "constructiviste" essentielle est qu'un **système connaît des problèmes dès qu'il lui devient impossible de glisser souplement d'une épistémologie à une autre**. Robert Neuberger nous fait remarquer qu'en cas de péritonite, rien ne vaut une bonne épistémologie linéaire comme la chirurgie. Les systèmes humains utilisent des représentations du monde et de leurs difficultés oscillant entre les lectures causales, circulaires, systémiques ou métaphoriques. Les choses se gâtent quand un système privilégie trop ou n'utilise plus qu'un système de lecture.

Il faut ici revenir sur l'évolution de la notion de causalité. Si dans la pensée dite "moderne", c'est la causalité linéaire antécédentaire qui domine (A agit sur B et est la cause de B, A existe avant B, et sans A, pas de B), **la 1^{ère} systémique recherche quant à elle des causes au sein de rétroaction**.

Elle est aussi souvent appelée modèle cybernétique. Il s'agit de mettre en évidence non seulement l'action de A sur B, mais simultanément celle de B sur A. Les deux se tiennent, et cela déconstruit déjà un temps linéaire. Ce modèle en boucle est à la base des compréhensions du système complexe compris comme de multiples jeux d'interdépendance, tout en étant "relié". Ici, une même cause peut produire plusieurs effets différents non prédictibles et ce suivant l'état du système. De même plusieurs "causes" peuvent produire le même effet.

Dans le courant de la **seconde cybernétique**, l'idée même de cause comme telle s'estompe au profit d'un effort de compréhension du fonctionnement. **On passe du "pourquoi" au "comment"**. Les intentions de l'intervenant se centrent sur son "projet" avec le système, sur les atouts, richesses, pour construire une action plutôt que sur l'idée d'avoir nécessairement à comprendre "pourquoi" et la ou les causes...

Ainsi, outre nous réapprendre à considérer le contexte d'un événement, **la systémique nous invite à réinterroger les mythes fondateurs de notre culture** dans le sens d'une redéfinition de notre place d'être humain au sein de l'écosystème ; d'où l'importance d'une redéfinition des

¹⁰² Mony Elkaïm, citant Gergen

concepts de sélection naturelle, d'écologie ou de morale.

Pour les systémiciens, la vie est un jeu à somme non nulle : les joueurs gagnent tous ou perdent tous : *“la condition sine qua non de toute vie sociale n'est pas la compétition mais la coopération. Mais le prix d'une telle conception du monde, c'est qu'il faut remplacer la notion d'objectivité par celle de responsabilité¹⁰³”*.

Tant que nous nous percevons comme des êtres séparés (de la nature, des uns des autres, de “Dieu”), l'univers sera un objet exploitable et nous serons des Homo Rafistolatus, selon l'expression de Vlady Stevanovitch.

Gregory Bateson considère quant à lui que la société contemporaine est basée sur différentes prémisses démentielles, épistémologiquement erronées :

*“ Les **idées qui prévalent aujourd'hui dans notre civilisation** datent, sous leur forme la plus virulente, de l'âge de la révolution industrielle. Nous les résumerons comme suit :*

1. *Nous contre l'environnement.*
2. *Nous contre les autres hommes.*
3. *Seul importe l'individu (ou le groupe, ou la nation, en tant qu'individualisés).*
4. *Nous pouvons contrôler unilatéralement l'environnement et nous devons chercher ce contrôle.*
5. *Nous vivons à l'intérieur de “frontières” que nous pouvons repousser indéfiniment.*
6. *Le déterminisme économique obéit au sens commun.*
7. *La technologie résoudra tous nos problèmes.*

*Nous estimons que ces idées sont complètement fausses, et la preuve en est que, pour les 150 dernières années, toutes les réalisations - spectaculaires au premier abord - de notre technologie se sont finalement avérées destructrices. Elles apparaissent également fausses à la lumière des théories écologiques modernes : **l'être qui gagne contre son environnement se détruit lui-même**¹⁰⁴”*.



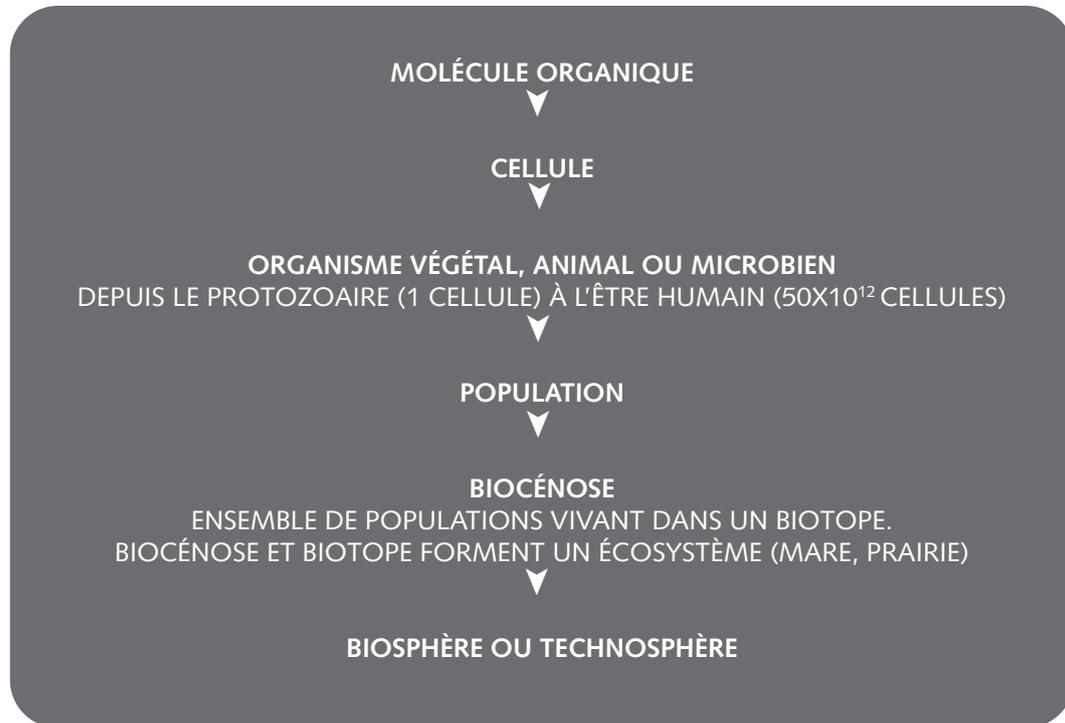
¹⁰³ Lynn Segal, *Le rêve de la réalité*.

¹⁰⁴ Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, Tome 1, Seuil, 1977, p 250

2. Unité systémique du vivant

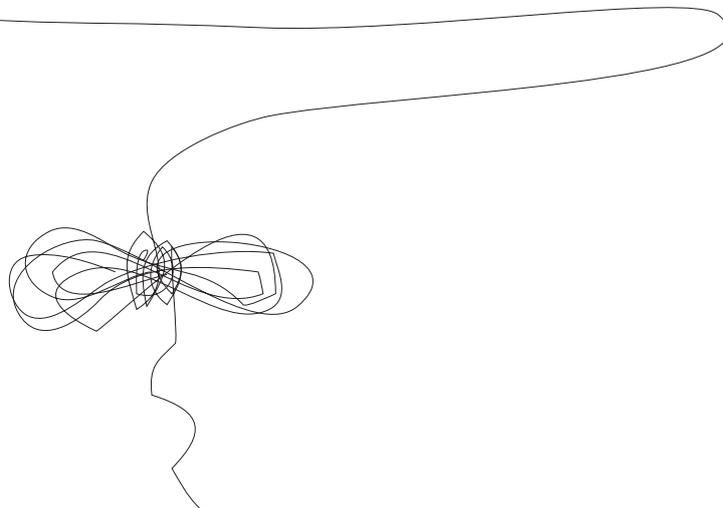
Le vivant s'organise par niveaux constitués non seulement de niveaux organisationnels mais aussi de niveaux d'intégration : la combinaison de nombreuses unités en unités nouvelles, plus grandes, entraîne l'apparition de propriétés nouvelles, de qualités émergentes.

Exemple :



A chaque niveau organisationnel, nous observons un système autorégulé, auto-entretenu, auto-poïétique (Varela) : le vivant se caractérise par sa capacité à maintenir ce haut degré d'ordre interne (homéostasie). De plus, les différents niveaux coopèrent, les uns agissant sur les autres. Le comportement d'une cellule dépendant de sa position dans un schéma d'ensemble.

Les systèmes en coopérant, non seulement entre eux mais également avec le tout, sont homéotéliques, et participent à l'ordre spécifique ou à la stabilité du tout, en même temps que leur comportement est contrôlé par le tout.



Penser autrement ?

Le jeu de la ficelle Une proposition écosystémique

Ce carnet accompagne le Jeu de la ficelle. A travers un sujet concret comme l'alimentation, il nous invite à nous questionner sur "le politique", entendu comme la gestion de la cité. Invitation à questionner notre manière de penser, à interroger notre manière de réfléchir et à développer une réflexion sur la méthode que nous utilisons.

Le présent carnet propose une approche systémique, cadre riche et créatif pour se lancer dans cette aventure périlleuse qu'est "apprendre à penser autrement". Elle ouvre des perspectives d'actions alternatives au modèle de société actuel.

Réalisé par Rencontre des Continents et Quinoa asbl

Illustrations : ©Clarice (clarice-illustrations.be)

*Avec le soutien du CGRI (Commissariat Général aux Relations Internationales)
et du CNCD (Centre National de Coopération au développement)*